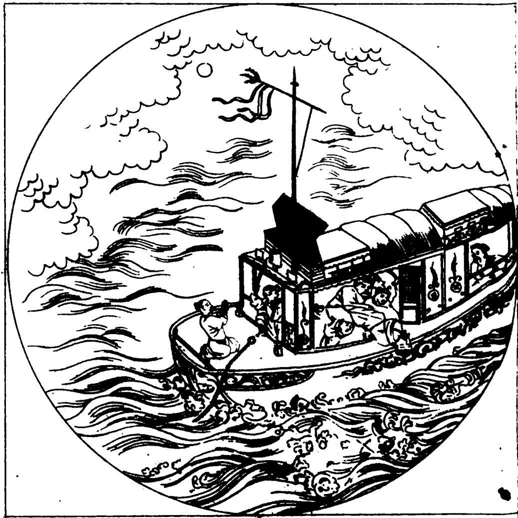
CONTES CHINOIS.

TOME I.

SOUS PRESSE.

CONTES IRLANDAIS, précédés d'une Introduction, par M. BUCHON.



L'héroïsme de la piété filiale.

T. I. P. 20

CONTES

Chinois,

TRADUITS

Sir John Francis, Bart.

PAR MM. DAVIS, THOMS, LE P. D'ENTRECOLLES, etc.,

P. P. Thoms, François Xavier

ET PUBLIÉS

Jean Pierre

Par M. Abel-Rémusat.

TOME PREMIER.

A Paris,

CHEZ MOUTARDIER,

RUE GIT-LE-COEUR, N° 4.

1827.

Avant-Propos.

Le P. Dentrecolles, membre de l'ancienne mission de la Chine, MM. Davis et Thoms, deux Anglais qui résident actuellement à Canton, ont tiré des recueils originaux et traduit du chinois la plupart des nouvelles qui composent les trois volumes de ce recueil. Le mérite de les avoir choisies dans des collections qui en contiennent plusieurs milliers, celui de les avoir fait passer dans les langues de l'Europe, appartiennent en entier à ces auteurs; nous ne saurions en réclamer la moindre partie, et c'est la première chose dont les lecteurs doivent être prévenus.

Le public a montré quelque disposition à accueillir les tableaux de la Société de la Chine, tels que les écrivains de ce pays les ont tracés dans les romans de mœurs. On désire que le nombre de ces romans, rendus accessibles aux lecteurs européens, devienne plus considérable. Mais ce travail présente quelques diffi-

cultés de plus que la traduction des œuvres de Sir Walter Scott ou de Wanderwelde, et, en attendant que le zèle des savans puisse contenter la curiosité des amateurs, on a jugé qu'il serait agréable à ceux-ci de posséder quelques échantillons du goût des Chinois dans un genre secondaire, celui des Contes Moraux et des nouvelles. Les morceaux de cette espèce, généralement peu étendus, ne sauraient, sous le rapport de l'art, entrer en comparaison avec les grandes compositions des romanciers; mais si la contexture de la fable et la peinture des caractères y sont ordinairement plus négligées, on y trouve en revanche une multiplicité d'incidens et de détails propres à soutenir l'attention, et à faire de plus en plus connaître l'intérieur de la vie privée, et les habitudes domestiques dans les conditions inférieures de la Société. Certains lecteurs ont été frappés, dans les conversations des *Deux Cousines*, d'une sorte d'uniformité provenant de ce que l'auteur s'est proposé surtout de représenter les manières et le langage des honnêtes gens, des gens bien élevés, des hommes de bonne compagnie, et des femmes d'un esprit cultivé. On a trouvé que les personnages de ce roman étaient trop délicats, et s'exprimaient avec trop d'élégance. Le même reproche ne pourra s'adresser aux récits qui forment cette collection; on y verra figurer des bateliers, des artisans, des

usuriers ; on y observera des complots de fripons et des scènes de brigands ; et comme il y a de tout cela, même dans une nation d'Asie, ces traits compléteront la peinture des habitudes chinoises. Lazarille de Tormes et la princesse de Clèves sont également des tableaux d'après nature, et l'art du romancier a de quoi satisfaire tous les goûts.

La nouvelle qui ouvre ce recueil n'avait jamais été publiée; le sujet en est bizarre pour des Européens, et il faut s'être bien pénétré des idées Chinoises pour en apprécier le mérite. Une femme exposée pendant plusieurs années à d'odieuses persécutions, sans jamais perdre de vue la vengeance qu'elle doit à ses parens, et dès qu'elle l'a obtenue, quittant sans regret la vie qu'elle ne supportait que par devoir, est aux yeux des Chinois un modèle d'héroïsme, et l'exemple de la piété filiale. On ne voudrait pas chez nous que le crime et le châtiment de Sextus fussent séparés par un aussi long intervalle. La nouvelle qui retrace cet étrange dévoûment offre encore une autre singularité. Elle a été mise en latin par un Chinois, disciple de quelqu'un de nos missionnaires, et nommé Abel Yan. Ce traducteur d'une espèce nouvelle n'avait fait que de médiocres progrès dans la connaissance du rudiment ; il écrivait la langue de Cicéron à-peu-près comme ce capucin qui regardait la théologie comme une science trop

supérieure à la grammaire pour être assujétie à ses lois, et qui, négligeant par suite de ce noble sentiment les règles de l'accord des noms et du régime des prépositions, écrivait *Deo sanctam* ou *Credo Dei est sanctas*. Le manuscrit d'Abel Yan, dont je dois la communication à M. le comte de Clarac, est tout entier dans ce genre de latinité. Il n'est pas bien étonnant qu'un Chinois sache mal le latin : ce qui est plus singulier, c'est que celui-ci n'entendait qu'imparfaitement sa propre langue, ainsi qu'on s'en est convaincu en comparant avec le texte plusieurs passages de sa traduction. Un jeune littérateur que je m'honore de compter parmi mes meilleurs élèves, M. Stanislas Julien, a revu cette traduction tout entière, et se l'est en quelque sorte appropriée par les améliorations sans nombre qu'il y a faites. Il a lui-même mis en français plusieurs autres compositions de ce genre, et pourrait en donner une collection considérable, si le succès de celle-ci répondait aux espérances des éditeurs.

On a revu de la même manière les traductions du P. Dentrecolles. Elles avaient été faites assez légèrement pour avoir besoin d'être vérifiées en beaucoup d'endroits. Le style de ces petites narrations est pourtant en général très-clair, privé d'ornemens et par conséquent exempt de difficultés. Mais apparemment le missionnaire n'y avait pas attaché d'importance;

sa plume savante aurait rendu plus fidèlement les maximes de Confucius, que certains passages de la *Matrone de Soung*. Ce dernier conte, le plus piquant de ceux que Dentrecolles a traduits, est une preuve que les Chinois ont connu ces fables milésiennes dont il faisait partie, et qui ont couru le monde. C'est la supposition la plus naturelle qu'on puisse faire; car comment imaginer qu'un second modèle ait pu fournir, au bout de l'Asie, l'aventure sur laquelle est fondé ce récit satirique? Il est curieux d'examiner la manière dont l'auteur chinois s'y est pris pour accommoder ce sujet aux mœurs de son pays. L'idée de l'éventail, l'indignation de la femme de Tchouang-tseu à la pensée d'une légèreté comme celle de la première veuve, sont des traits de génie que Voltaire n'a pas dédaigné d'emprunter au conteur chinois, et dont celui-ci n'était pas redevable aux premiers inventeurs. Le dénouement de la Matrone de Soung est d'une rare extravagance. Ceux des autres nouvelles, en général, en sont aussi la partie faible. C'est que l'idée ingénieuse qui se présente à un auteur, et les développemens agréables qu'il sait y donner, ne le soutiennent pas toujours jusqu'au bout, et que s'il y a mille moyens variés pour former une intrigue, il n'y en a qu'un très-petit nombre pour la dénouer. Molière, dans son chef-d'œuvre, un célèbre auteur de nos jours dans ses

romans les plus estimés, nous fournissent la preuve de cette difficulté, qui n'a pas été complètement éludée dans les *Deux Jumelles*, les *Tendres Epoux*, l'*Ombre dans l'Eau*, et dans d'autres nouvelles dont le sujet est gracieux, mais dont la terminaison laisse quelque chose à désirer.

On a revu sur le texte original les contes traduits par Dentrecolles et M. Thoms, et l'on peut assurer que les premiers sont bien plus exactement rendus dans cette édition que dans celle qui fait partie de la collection de Duhalde. On a aussi rectifié les noms propres que l'usage est maintenant d'écrire d'après l'orthographe française. Il est resté, à cet égard, plusieurs irrégularités, surtout dans les nouvelles traduites par M. Davis, parce que nous ne possédons pas le texte chinois de ces dernières; ni celui qui a réuni les matériaux de cette collection, ni les personnes qui lui ont prêté leur assistance, ne sauraient donc être responsables de cette partie de l'ouvrage, dont l'exactitude a pour garant le talent bien connu de M. Davis tout seul. Feu M. de Sorsum, qui a traduit de l'anglais les *Trois Etages*, s'est attaché à la première version de cet auteur, imprimée à Canton, et qu'on ne saurait se procurer maintenant en Europe. Le traducteur anglais a apporté lui-même quelques changemens à sa version, en la faisant imprimer à Londres, il y a

cinq ans. Mais quoique ces changemens consistent principalement en suppressions, ils n'ont pas paru tourner à l'avantage du récit qui est devenu un peu sec et décharné. Les développemens de mœurs, les particularités qui se montrent dans les conversations sont ce que M. Davis a cru devoir abréger, et c'est justement là ce qui fait rechercher ces petites compositions avec plus d'intérêt, et ce qui les fait lire avec plus de curiosité. C'est, pour faire éviter l'ennui, un grand moyen que d'être court; mais il ne faut pas en abuser.

A. R.

L'HÉROISME

DE LA PIÉTÉ FILIALE.

CONTES CHINOIS.

L'HÉROISME

DE LA PIÉTÉ FILIALE.

Le vin peut épanouir et égayer le caractère ;
Il peut aussi dissiper les chagrins et bannir la tristesse.
Quatre ou cinq tasses vous procurent une joie délicieuse ;
Mais l'usage immodéré de cette liqueur avance le terme de vos jours.
Alors le caractère le plus doux devient dur et féroce,
L'esprit le plus pénétrant devient lourd et stupide.
L'empereur Iu n'eut-il pas raison d'éloigner l'échanson I-ti ?

Cette drogue fatale est la source d'une infinité de maux !

Le but de ce passage est d'engager les hommes à boire avec sobriété. Nous allons parler d'un officier que la passion du vin entraîna dans un abîme de malheurs.

On raconte que dans les années Siouante (1), dans le département de Hoaïgan, dépendant de la province du Tchili, il y avait dans la ville de Hoaïgan un officier dont le nom de famille était Tsa et le surnom Wou. Il jouissait d'une grande fortune et avait à son service une multitude de servantes et de domestiques. Il n'avait qu'une seule passion, celle de la bouteille. A peine apercevait-il la douce liqueur, qu'il oubliait

(1) C'est à dire de la *diffusion de la vertu*. C'est le nom donné aux années du règne de *Siouan-Tsoung*, de la dynastie des Ming, de 1426 à 1436.

tout, et la vie même était son moindre souci. Delà lui vint le surnom de Iieou-Koueï, ou démon du vin. Ce défaut lui ayant fait perdre sa charge, il passait les jours entiers à boire et à se divertir.

L'officier Tsa n'était pas le seul qui eût le talent de boire, sa femme Tian s'entendait aussi à vider la tasse. On aurait dit, non pas deux époux, mais deux amis liés par le goût du vin. Cependant, chose étonnante ! M. et madame Tsa, si passionnés pour le vin, avaient trois enfans, deux garçons et une fille, qui ne pouvaient même en supporter ni l'odeur ni la vue.

Le fils aîné s'appelait Tsatao et le cadet Tsalio; tous deux étaient encore en bas âge. La fille avait une quinzaine d'années.

Quand elle vint au monde, Tsawou ayant vu l'arc-en-ciel se dérouler au-dessus de sa maison et l'entourer d'une

ceinture brillante de cinq couleurs, il prit ce phénomène pour un heureux présage et aussitôt donna à sa fille le nom de Souï-houng, c'est-à-dire arc-en-ciel de favorable augure.

Elle était douée d'une rare beauté et excellait à dessiner les dragons, à peindre le phénix et à exécuter à l'aiguille toutes sortes de broderies et de fleurs. Outre tous les talens qui font l'ornement de son sexe, elle possédait une pénétration, un discernement et une maturité de raison qui la rendaient capable de régler et de diriger toutes les affaires domestiques.

Souï-houng, voyant son père et sa mère du matin au soir plongés dans le vin, n'épargnait rien pour les détourner de cette funeste habitude. Le moyen que M. Tsa écoutât les avis de sa fille! Mais laissons un instant les deux époux.

Dans ce même temps il y avait au bu-

reau de la guerre un conseiller dont le nom de famille était Tchao et le surnom, Koueï.

Jadis, lorsqu'il n'était pas encore monté en charge, il demeurait dans la ville de Hoaïgan, tout près de Tsawou. Se voyant sans fortune, il étudiait jour et nuit, pâlissait sur les classiques et ne s'endormait qu'au chant du coq matinal.

Le père de Tsawou, le vieux Tsa, alors officier, l'aimait à cause de son ardeur infatigable pour l'étude, et l'aidait dans sa détresse, lui envoyant tantôt du bois, tantôt du riz et autres alimens.

Tchao koueï se présenta aux différens examens, et obtint ses degrés littéraires. A l'époque dont nous parlons, il venait d'être nommé conseiller au bureau de la guerre.

Par reconnaissance pour les bontés passées du vieux seigneur Tsa, il vou-

lut avancer Tsawou et l'éleva au rang d'inspecteur militaire dans la province de Hou-Kouang. C'était une place à la fois honorable et avantageuse.

Tsawou, transporté de joie, consulte sa femme, choisit un jour heureux et se dispose à partir pour sa destination.

— « Mon père, lui dit Souï-houng, si vous m'en croyez, vous renoncerez à cette charge. »

— « Et pourquoi, répondit Tsawou ? »

— « Les fonctionnaires publics, dit-elle, ont deux choses en vue, la gloire et l'intérêt. Pour y parvenir, il leur faut souvent traverser de vastes pays et errer dans les contrées lointaines. Vous, mon père, accoutumé à mener une vie tranquille, votre unique soin est de vous livrer au plaisir du vin : nulle autre affaire, nul autre souci ne saurait vous occuper. Mais une fois en charge,

si vous persistez dans les mêmes habitudes, qui voudra vous accorder sa confiance et remettre de l'argent entre vos mains? Ainsi, vous vous serez consumé en dépenses et en peines inutiles! Oubliez-vous les dangers du voyage et la chance de n'en tirer aucun profit? Mais ce dernier point est une bagatelle. Ce qui m'épouvante, ce sont les suites redoutables d'une pareille mission. »

— « C'est déjà bien assez de n'y gagner nul avantage pécuniaire, répondit Tsawou; de quelles autres conséquences veux-tu encore parler? »

— « Quand vous étiez en charge, ô mon père, que de traverses n'avez-vous pas éprouvées! Se peut-il que vous en ayez sitôt perdu le souvenir? Dans la carrière des armes, cette place d'inspecteur offre mille avantages; mais, dans le civil, c'est tout au plus un emploi subalterne. A tout moment l'on est de

service dans les bureaux. Il faut reconduire l'un, recevoir l'autre, toute l'année se lever de bonne heure et se coucher tard; c'est un esclavage perpétuel. Ici, au contraire, libre et tranquille, votre unique soin est de vider la coupe, et ce goût a tourné en habitude. Mais une fois arrivé à votre destination, si vous vivez comme par le passé, que de réprimandes, que de châtimens ne recevrez-vous pas de vos supérieurs? Mais je veux bien encore ne pas envisager ces cruels affronts. Combien d'autres tourmens vous attendent! Tantôt ce sont des brigands qui fondent sur le district où vous êtes; il vous faut partir sur l'heure et courir sur leurs traces. Tantôt, dans un canton éloigné, éclate une sédition, et l'on vous envoie pour l'apaiser. Ici, il faut galopper à cheval; là, voguer sur une frêle nacelle; jour et nuit, la cuirasse sur le dos, le

casque en tête et la lance au poing, vous êtes à chaque instant entre la vie et la mort. Si alors vous continuez à boire tout le long du jour, votre perte est assurée. Ne vaut-il pas mieux vivre en paix chez vous et passer le reste de votre vie dans la joie et le plaisir? Peut-on chercher ainsi soi-même une foule d'embarras et de dangers!

— « Le proverbe dit, répond Tsawou: *Le vin entre dans l'estomac, les affaires se mûrissent dans le cerveau.* Comment dis-tu que je néglige mes devoirs et les intérêts de ma maison? Il est vrai que, te trouvant si entendue aux soins du ménage et aux affaires domestiques, je me repose souvent sur toi pour me livrer à la gaîté et au plaisir. Mais, une fois rendu à mon poste, quand tu ne pourras pas me remplacer, tu me verras à mon tour avoir l'œil à tout.

« D'ailleurs, une charge aussi honora-

ble ne s'obtient le plus souvent qu'à force de présens et d'intrigues ; encore n'y réussit-on pas toujours; mais cette place ne m'a coûté aucun sacrifice. Je la dois uniquement aux bontés du seigneur Tchao-koueï qui a daigné m'envoyer un exprès pour m'en remettre le diplôme. Si je refuse ce bienfait signalé, je me rendrai coupable de la plus noire ingratitude. Mon parti est arrêté, je te prie de ne rien faire pour m'en détourner. »

Souï-houng voyant son père décidé à partir : « Puisque votre résolution est prise, lui dit-elle, du moins corrigez-vous de la passion du vin et je serai sans inquiétude.

— « Tu sais pourtant, répondit Tsa-wou, que le vin est l'unique soutien de ma vie : comment veux-tu que je m'en interdise entièrement l'usage? Tout ce que je puis faire, c'est de boire quel-

ques tasses de moins. » Puis il se mit à débiter le passage suivant qui roule sur la même idée:

« L'existence de ton vieux père
« N'a d'autre soutien que la bouteille.
« J'aime mieux m'abstenir de manger
« Que de m'interdire l'usage du vin.
« Désormais docile aux avis de ta piété filiale,
« Je boirai sobrement et vivrai avec tempérance.
« Auparavant, je buvais dix fois le jour;
« Ce sera désormais une fois ajoutée à neuf.
« Auparavant je buvais dix petites tasses;
« Désormais une grande seulement.
« Auparavant, je buvais un verre d'un trait;
« Désormais, je le viderai en deux coups.
« Auparavant, je buvais au lit;
« Maintenant, j'en descendrai pour boire.
« Auparavant, je buvais jusqu'à la troisième veille;
« Desormais jusqu'à la fin de la seconde.
« Si tu veux m'imposer de nouvelles privations,
« Je cours risque de perdre la vie. »

Le lendemain, Tsawou ordonna à un domestique nommé Tsayoung d'aller au port de Hoaï-gan louer un bateau pour lui et sa famille. Il emballa les vêtemens,

les parures et tous les objets précieux, serra sous la clé les meubles d'un transport difficile et les effets de peu de valeur, et en confia la garde à un de ses serviteurs. Toutes les autres personnes attachées à son service devaient le suivre à sa destination. Ensuite il acheta une grande quantité d'excellent vin pour boire pendant le voyage, choisit un jour heureux, et, après avoir offert un sacrifice au fleuve, prit congé de ses parens et amis, et s'embarqua.

Le pilote déploie la voile et navigue dans la direction de Yang-tcheou.

Cet homme s'appelait Tchin-siaosse; il était de la ville de Hoaï-gan, et avait déjà atteint sa trentième année. Il avait sous ses ordres sept bateliers dont voici les noms: Peman, Li-houtseun, Tchin-tiefa, Tsin-siaoyouan, Homan-eül, Iu-kiapa et Ling-waïtsouï. C'étaient des gens vicieux et cruels qui passaient leur

vie à naviguer sur les fleuves, dans l'unique but de dépouiller les voyageurs et les marchands.

Le malheur voulut que Tsawou choisit leur bateau pour s'embarquer.

En voyant apporter une grande quantité de caisses et de ballots, Tchin-siaosse promenait déjà sur ce butin des yeux enflammés par la cupidité; mais lorsque toute la famille descendit et qu'il aperçut Souï-houng, qui était d'une beauté accomplie, une émotion secrète s'empara de ses sens, et ne fit qu'allumer davantage sa cupidité.

Déjà, dans son cœur, il forme de coupables projets; mais, de peur de se trahir lui-même, il veut être plus éloigné de la terre pour les exécuter.

Le vent fut favorable, et, en moins d'un jour, le bateau arriva en présence d'Hoang-tcheou.

« La fortune nous sourit, se dit-il à

lui-même, encore quelques instans et nous mettrons la main à l'œuvre.

« Camarades, dit-il aux matelots, nous avons là une bonne capture à faire; n'ayons pas la folie de la laisser échapper d'entre nos mains. Allons, point de retard; il faut que, ce soir même, elle soit en notre pouvoir.

— « Il y a déjà long-temps, répondirent-ils, que nous avions la même idée; mais, vous voyant garder le silence, nous avons cru que vous leur faisiez grace en qualité de compatriotes; et cette pensée nous a retenus.

— « Durant tout le trajet, reprit Tchin-siaosse, nous n'avions pas encore rencontré d'occasion favorable. C'est pour eux une bonne fortune d'avoir vécu quelques jours de plus.

— « Le seigneur Tsawou est un brave militaire, ajoutèrent les matelots; ce n'est pas un homme ordinaire; et puis il a

beaucoup de monde à sa suite. Nous avons besoin de courage et de prudence.

— « Lui, répond le pilote, il est brave, mais c'est à boire; voilà tout son mérite. Quelle crainte vous peut inspirer un pareil champion? Laissons-le s'énivrer tranquillement, et, quand il aura bu tout à son aise, sa femme et lui verront beau jeu. Épargnons seulement cette jeune demoiselle; elle restera pour être l'épouse de votre patron. »

A peine avaient-ils pris cette résolution qu'ils arrivent à Hoang-tcheou, situé sur les bords du fleuve Yangtsen-kiang. Ils jettent l'ancre et descendent pour acheter des vivres et du vin. Après un repas copieux, où les matelots n'épargnèrent ni la chère ni le vin, on met à la voile et le bateau part comme un trait.

Ce jour-là était le quinzième du mois, et le disque brillant de la lune répandait une clarté aussi vive que le soleil à son midi.

Sitôt qu'on eut gagné le large : « N'allons pas plus loin, s'écria Tchin-siaosse ; camarades, voici le lieu qui doit être témoin de nos exploits. »

A ces mots, l'ancre est jetée, et les voiles s'abaissent ; chacun d'eux prend ses armes et s'élance vers la cabane où dormait Tsawou.

Un domestique se présente au devant d'eux, il voit le danger et pousse un cri d'alarme ; mais il était trop tard pour appeler au secours. Un matelot lui assène au front un coup de hache et l'étend sans vie à ses pieds. Les autres serviteurs s'apprêtent à combattre ; mais que peuvent-ils contre une troupe de brigands forcenés ?

Tsawou, depuis qu'il s'était embarqué, avait bu fort peu les premiers jours ; mais, insensiblement, lui et sa femme reprirent leur funeste habitude, sans que les avis de Souï-houng eussent pu les en détourner.

Ce soir-là les deux époux s'étaient épanoui l'ame en buvant, et avaient presque laissé au fond de la bouteille leurs sens et leur raison.

Tout-à-coup des cris perçans se font entendre dans la cabane antérieure du bateau. Souï-houng y envoie ses femmes; mais celles-ci, glacées d'effroi, n'osent faire un pas en avant : « Seigneur, s'écrient-elles sur le devant du bateau, on massacre vos gens! »

A ces mots, madame Tsa est frappée de stupeur. Elle allait se lever, lorsque ces brigands furieux entrent à pas précipités.

« Me voici, dit Tsawou, les yeux encore obscurcis par les fumées du vin, qu'est-ce qui oserait.....? » En même temps Tchin-tiefa le frappe d'un coup de hache et le renverse à ses pieds.

Tous les domestiques, hommes et femmes, tombent à genoux devant les

meurtriers : — « Si c'est notre or que vous voulez, leur dirent-ils, prenez-le ; mais nous vous en supplions, laissez-nous la vie.

— « Nous voulons l'un et l'autre, répondent-ils d'une voix effrayante.

« Pourtant, dit Tchin-siaosse, en qualité de compatriotes, je leur fais grace de la hache ; je veux bien qu'ils emportent dans l'autre monde leur cadavre tout entier. »

Sur-le-champ il ordonne aux matelots de prendre des cordes et d'attacher ensemble M. et madame Tsa, ainsi que leurs deux fils, mais de respecter les jours de Souï-houng. « Pour avoir été sourd à tes avis, lui dit en pleurant Tsawou, j'ai fait mon malheur et celui de ma famille. »

A peine avait-il cessé de parler, qu'ils sont précipités dans le fleuve. Les servantes qui restaient furent impitoyablement massacrées.

« Un général décoré du cachet d'or était passionné pour
le vin;
« Il tombe sous les coups d'un hôte injuste et cruel.
« Les flots sans pitié s'amoncèlent jusqu'aux cieux.
« On dirait que tous les fleuves soulèvent leurs vagues
courroucées. »

Souï-houng, qui avait vu immoler toute sa famille sans qu'on lui fît à elle-même le moindre mal, ne douta plus des dangers qui menaçaient son honneur. Elle sort précipitamment de la cabane, et veut s'élancer dans le fleuve.

Mais Tchin-siaosse, abandonnant la hache qu'il tenait, la saisit à deux mains et l'arrête: — « Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il, je vous rends la vie pour m'occuper du soin de votre bonheur.

— « Brigands forcenés, s'écrie Souï-houng, enflammée de colère, c'est peu d'avoir massacré toute ma famille, vous osez encore me ravir l'honneur! Lâchez-moi; laissez-moi mourir.

— « Serait-il possible, répondit Tchin-

siaosse, qu'une personne fraîche comme les fleurs et belle comme la lune, pérît au milieu des flots? Non, je ne le souffrirai pas; je veux que vous viviez.»

En disant ces mots, il l'emporte dans ses bras et entre dans l'arrière cabane.

Souï-houng l'appelle cent fois voleur, brigand, scélérat, et vomit contre lui un torrent d'injures.

— « Maître, s'écrient les autres matelots transportés de rage, pourquoi ne pas chercher une épouse? Pouvez-vous endurer les outrages de cette méprisable créature? » Et tout-à-coup ils veulent s'élancer dans la cabane et tuer Souï-houng.

— « Camarades, s'écrie Tchin-siaosse en les arrêtant, par égard pour moi, laissez-lui la vie; demain je l'obligerai bien à vous demander pardon. » Puis il dit à Souï-houng: « Et vous, taisez-vous au plus tôt. S'il vous échappe encore quel-

qu'injure, je ne pourrai moi-même vous protéger contre eux. »

Souï-houng, fondant en larmes, se dit à elle-même : Si je meurs, qui vengera la mort de toute ma famille? Endurons le déshonneur; mais quand la vengeance sera accomplie, je ne survivrai pas long-temps à ma honte.

Elle se tut alors, frappant la terre de ses pieds et poussant de profonds sanglots.

Tchin-siaosse s'efforce, mais en vain, de la consoler. Pendant ce temps-là, les matelots jettent dans le fleuve le reste des cadavres, lavent le bateau et font disparaître les traces du sang qu'ils ont versé. Ensuite, ils déploient la voile et continuent leur route.

Arrivés au bord d'une île, ils prennent les caisses de Tsawou, en enlèvent les effets et se disposent à les partager entre eux.

— « Ne vous pressez pas tant, s'écrie Tchin-siaosse. C'est aujourd'hui le quinzième jour du mois, la lune montre son disque circulaire et brille du plus vif éclat. Ne vaut-il pas mieux profiter d'une si belle nuit pour célébrer mon mariage et partager ensemble le joyeux festin qui doit le précéder. »

— « Vous avez raison, » répondirent-ils. Aussitôt ils prennent quelques cruches de vin excellent et des vivres qu'avait apportés Tsawou, préparent le repas, et s'asseyent en cercle au milieu de la cabane qu'éclairent de nombreuses lumières. Chaque matelot prend une des tasses d'argent de Tsawou et s'abreuve à longs traits.

Tchin-siaosse amène Souï-houng en la tenant dans ses bras, et la fait asseoir à ses côtés : « Mademoiselle, lui dit-il, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse. Ne craignez de ma part aucun

affront. Cette nuit même, je veux former cette union qui doit durer jusqu'à ce que l'âge ait blanchi nos cheveux. »

Souï-houng, se cachant le visage, ne songeait qu'à verser des larmes.

« Amis, dirent les matelots, offrons chacun un verre de vin à l'épouse de notre frère. » Et de suite l'un d'eux remplit une coupe et la lui présenta.

Tchin-siaosse la prit, et la portant à la bouche de Souï-houng : — « Remerciez ces messieurs de leur courtoisie, lui dit-il, et buvez un peu du vin qu'ils vous offrent. » Mais Souï-houng, sans répondre, repoussait de sa main la tasse que tenait Tchin-siaosse.

« Messieurs, dit-il en riant, mille remercîmens pour votre honnêteté; permettez-moi de boire pour mademoiselle. »

A ces mots, il leva la tasse et la vida d'un trait.

« Frère, dit Tchinsiao-youan, ne vous contentez pas d'une simple tasse; buvez-en deux en mémoire de votre union qui doit durer jusqu'à la vieillesse la plus avancée. » Aussitôt il remplit une autre tasse que Tchin-siaosse vide comme la première. Pressé par ses camarades, il répond à toutes les invitations, accepte tous les défis, et bientôt se trouve étourdi par les fumées du vin.

— « Nous sommes en train de nous égayer et de boire, dirent les matelots, mais il ne faut pas tourmenter davantage la jeune épouse. Maître, allez prendre du repos.

— « Eh bien! messieurs, dit Tchin-siaosse, mettez-vous à votre aise et excusez-moi; je ne puis vous tenir compagnie. »

Il emporte dans ses bras Souï-houng, prend une lumière, et passe dans l'arrière cabane qu'il ferme à clé.

Souï-houng, tremblante, éperdue, n'oppose qu'une résistance inutile. Quel dommage qu'un tel trésor soit tombé entre les mains d'un brigand!

« Une pluie d'orage flétrit les brillantes étamines des fleurs;
« Un vent impétueux fait périr les tendres bourgeons.
« Ne parlons point de tendresse et de félicité conjugale!
« Cette union violente n'inspire que la haine et l'horreur! »

Cependant les autres matelots étaient encore à table occupés à boire.

— « A cette heure, dit Peman, Tchinsiaosse est au comble du bonheur.

— « Oui, dit Tchintiefa, il s'enivre de délices; nous au contraire, nous éprouvons de mortels déplaisirs.

— « Et lesquels, reprit Tsinsiaoyouan?

— « Nous tous, répondit-il, nous avons également pris part à cette expédition, nous avons les mêmes droits, et pourtant il s'est emparé seul de la plus belle portion du butin. Croyez-vous, messieurs, que demain, quand se fera le partage, il daignera nous dédommager et nous accorder un meilleur lot ?

— « Vous trouvez là du plaisir, dit Lihoutseu ; mais moi, je ne vois dans cette jouissance qu'une source de malheur.

— « Et pourquoi des malheurs, repartirent les autres ?

— « Vous savez le proverbe, répondit Lihoutseu : *Quand on coupe les mauvaises herbes, si l'on n'arrache les racines, elles repoussent bientôt.* Après nous avoir vus massacrer sa famille, Souï-houng voudrait nous arracher le cœur et le dévorer pour assouvir sa

vengeance. Croyez-vous qu'elle puisse oublier sa douleur et vivre conjugalement avec Tchin-siaosse ? A peine serons-nous arrivés près d'un village ou de quelqu'endroit habité, elle poussera des cris et nous perdra tous ; notre vie est entre ses mains.

— « L'observation est juste, répondent les matelots; demain nous communiquerons cette idée à Tchin-siaosse. Lui-même l'expédiera, et nous serons tous hors de souci.

— « Cette nuit même, répondit un autre, Tchin-siaosse a goûté dans ses bras le comble du bonheur. Comment consentira-t-il à l'immoler de sa main ?

— « En ce cas, dit Peman, ne parlons de rien à Tchin-siaosse; il vaut mieux prendre des mesures secrètes et nous en défaire nous-mêmes.

— « Si nous la faisons mourir à son insu, dit Lihoutseu, c'est oublier no-

tre tendresse pour un frère, et transgresser les lois de l'amitié; mais il me vient une idée qui présente le double avantage que nous cherchons. La voici : Profitons du sommeil de Tchin-siaosse, ouvrons les caisses, et, après nous être partagé les effets qu'elles contiennent, nous disparaîtrons au plus vite. Comme Tchin-siaosse s'est emparé de cette charmante personne et jouit déjà de la meilleure partie du butin, son lot sera bientôt fait. Si plus tard l'affaire se découvre, lui seul en subira les conséquences; mais si, par hasard, le crime reste caché, tant mieux pour lui : ce sera l'effet de sa bonne étoile. De cette manière, nous respecterons les droits de l'amitié, et nous nous mettrons hors d'embarras.

— « C'est bien pensé, s'écrient-ils tous ensemble. » Ils se lèvent, ouvrent les coffres, prennent l'or et l'argent, les

habits, les parures et les coupes, et se les partageant entre eux, laissent seulement quelques objets inutiles et de peu de valeur. Chacun prend son lot et fait ses paquets. De suite ils ferment la cabane, conduisent le bateau le long d'un rivage qui communiquait à une grande route, s'élancent à terre et disparaissent en un clin d'œil.

« L'or et l'argent des coffres leur appartiennent en commun ; mais un seul « s'enivre de parfums sur la couche du « plaisir. L'impudent frélon dépouille de « leur miel les ruches étrangères, et « dort au sein de la fleur dont il a terni « l'éclat. »

Tchin-siaosse, plongé dans l'ivresse du plaisir, n'entendit rien de ce qui se passait au dehors de sa cabane et ne se leva que le lendemain à une heure très-avancée. Il cherche les gens de l'équipage et ne voit personne : « Ils se seront

enivrés la nuit dernière, se dit-il, et ils dorment encore profondément. » Il va dans la cabane antérieure, parcourt le bateau d'un bout à l'autre et ne voit pas l'ombre d'un homme. « Où seraient-ils donc allés, » s'écrie-t-il rempli d'étonnement et de crainte? Il commence à concevoir des doutes et retourne dans la cabane antérieure. Quel fut son étonnement! Toutes les caisses étaient ouvertes : il les parcourt l'une après l'autre, et les trouve toutes vides, excepté une qui ne contenait que des objets de peu de valeur, des lettres, des billets de visite et des papiers insignifians.

Il comprit alors le motif de la fuite des matelots. Il était enflammé de colère; mais il n'osait montrer les sentimens qui l'agitaient.

— « Je le vois bien, se dit-il à lui-même, mes camarades ont craint que cette jeune personne que je gardais ne

nous trahît dans la suite, et ils sont partis à la dérobée. Me voilà seul maintenant, comment faire pour conduire le bateau? Je suis vraiment dans un mortel embarras. J'irais bien chercher un homme dans le voisinage pour me prêter l'épaule; mais, sitôt que nous serons arrivés dans un lieu habité, n'est-il pas à craindre que cette jeune personne ne pousse des cris et des gémissemens, et alors je suis un homme perdu. J'aimerais mieux, comme l'on dit, être assis sur le dos d'un tigre. Cependant je ne puis la garder plus longtemps. Allons, j'ai déjà coupé l'herbe, arrachons jusqu'à la racine. »

Il dit, prend une hache et entre précipitamment dans l'arrière cabane. Souï-houng, encore étendue sur son lit, ne cessait de gémir et de verser des larmes. Quoique son visage fût baigné de pleurs, elle n'en paraissait que plus belle et plus séduisante.

A peine cet homme féroce l'eut-il considérée un instant, ses esprits se troublent, son ame est ébranlée, et ses bras, déjà levés contre elle, retombent sans mouvement. Soudain il ouvre à la pitié son cœur sanguinaire, et, dans son émotion, il laisse échapper la hache dont il est armé. Ensuite il s'élance vers Souï-houng, l'enlace dans ses bras et donne de nouveau cours à ses transports. Quel dommage! Comment une fleur brillante et délicate peut-elle supporter la fougue des vents et les assauts d'une pluie orageuse ?

Mais bientôt oubliant sa passion effrénée : « Je vois, lui dit-il, que vous êtes faible et languissante ; attendez un peu, je vais vous apporter à manger, et ensuite vous prendrez du repos. »

Tout en préparant le repas, il se disait en lui-même : « Si je me passionne

follement pour cette jeune personne, je suis perdu sans ressource ; j'ai bien envie de lui ôter la vie ; mais je ne me sens point la force de lever le bras sur elle. Eh bien ! si j'abandonnais mon bateau et que j'allasse m'établir dans un autre endroit, peut-être trouverais-je encore une aussi belle occasion ; j'amasserais de l'argent pour faire construire une autre barque et je reprendrais mon train de vie accoutumée. Je laisserai Souï-houng dans le bateau : si le destin n'a point décidé sa mort, elle trouvera sans doute un libérateur, et cette conduite m'attirera les bénédictions du ciel. » Puis réfléchissant un instant : « Non, non, s'écria-t-il, point de miséricorde : si je ne l'extermine, pendant le reste de ma vie, elle sera pour moi une source continuelle de malheurs. Tout ce que je puis faire, c'est de lui faire grace du couteau et de l'envoyer dans

l'autre monde avec son cadavre tout entier. »

Il prépare pour lui quelques alimens, recueille les effets qui lui appartenaient ainsi que les effets qui lui avaient été laissés et en fait un ballot qu'il met de côté. Ensuite prenant une corde avec un nœud coulant, il entre précipitamment dans l'arrière cabane.

En ce moment, Souï-houng, redoutant le retour du brigand, s'était enveloppée dans ses vêtemens, et, la tête cachée dans le lit, pleurait en songeant aux moyens de venger son honneur et la mort de sa famille. Elle ne pensait pas que cet homme dénaturé viendrait consommer ses forfaits.

Il accourt auprès d'elle, d'une main soulève sa tête et de l'autre la fait passer dans le nœud coulant.

Souï-houng veut crier, mais la corde, serrée avec force, l'empêche de profé-

rer un seul mot. Pressée par la douleur, elle agite les pieds et les mains, bondit plusieurs fois d'un mouvement convulsif, retombe enfin et reste étendue sans mouvement.

Le brigand, la croyant privée de vie, abandonne la corde et va ramasser le ballot qu'il avait laissé en-dehors de la cabane ; ensuite il s'élance sur le rivage et s'échappe à pas précipités.

Cependant Souï-houng ne devait pas encore mourir. Heureusement pour elle, le meurtrier n'avait formé qu'un simple nœud, et quoique dans le moment elle eût perdu la respiration et l'usage de ses sens, peu-à-peu elle put étendre la main et desserrer la boucle fatale. Sa situation était bien différente de celle des personnes suspendues à un lacet que le mouvement ou le poids de leur corps ne fait que serrer de plus en plus.

Bientôt son cou est dégagé des liens qui le pressent, l'air s'insinue dans son sein et donne un libre cours à sa respiration. Insensiblement elle revient à elle-même; mais ses membres étaient d'une faiblesse extrême et ne lui permettaient pas de faire le moindre mouvement. Après quelques instans de repos, elle fait un dernier effort et arrache tout-à-fait la corde qui l'avait si cruellement serrée. « O mon père, dit-elle en elle-même, les yeux baignés de larmes et le cœur navré de douleur, si, dans le temps, vous eussiez écouté mes conseils, aurions-nous pu éprouver de si grands malheurs? Dans la vie passée, quel mal avions-nous fait à ces brigands pour devenir aujourd'hui victimes de leur cruauté? Après avoir enduré le déshonneur, je n'ai consenti à vivre que pour venger ma famille et laver ma honte. Je ne croyais pas que ce brigand

me laissât la vie. Que ne puis-je mourir à l'instant! Mais, ô mon père, notre injure est profonde comme les abîmes de la mer! Quelle douleur j'éprouverais de fermer les yeux avant de l'avoir effacée! » Elle était agitée de mille pensées, et chaque réflexion ne faisait qu'augmenter l'amertume de son ame.

Comme elle pleurait encore, le bateau reçoit une commotion qui le fait vaciller quelques instans et renverse presque le lit où elle était couchée.

La frayeur suspend les gémissemens de Souï-houng; elle prête l'oreille et entend les hommes d'un bateau voisin qui poussaient de grands cris en frappant l'eau de leurs rames. Mais dans la barque où elle se trouvait elle n'entendit pas le plus léger bruit. « Pourquoi, se dit-elle dans son incertitude, cette troupe de brigands voit-elle heurter le bateau sans ouvrir la bouche? Peut-

être ces matelots sont-ils leurs camarades, peut-être aussi la barque qui vient de frapper contre la nôtre est celle du magistrat chargé de prendre les voleurs, et c'est pour cela sans doute qu'ils n'osent élever la voix pour se plaindre. »

Elle allait pousser des cris et appeler à son secours, mais elle eut peur de s'être trompée dans ses conjectures.

Comme elle était dans le trouble et l'incertitude, soudain elle voit plusieurs hommes s'élancer dans le bateau qu'ils s'étonnent de trouver vide, et entrer précipitamment dans l'arrière cabane où elle était.

— « Si ce sont les camarades de ces brigands, se dit à elle-même Souï-houng, je suis perdue sans ressource. »

— » Qu'est devenu cet infortuné magistrat, disent les étrangers ? Où sont ses gens et toute sa famille dont il ne reste pas la moindre trace ? »

A ces mots, Souï-houng reconnut bien que ce n'étaient pas des voleurs. Elle se relève, et poussant de grands cris, implore leur assistance.

Ils se retournent et voient une jeune femme d'une beauté accomplie; ils lui donnent la main, l'aident à descendre et lui demandent des détails sur tout ce qui s'est passé.

Souï-houng, sans pouvoir répondre, verse un torrent de larmes; ensuite elle leur parle du rang de son père, du motif de son voyage et leur fait le récit exact de tous ses malheurs. « Messieurs, ajouta-t-elle, prenez pitié d'une malheureuse qui a été indignement outragée et qui n'a personne pour la venger. Je vous en supplie, conduisez-moi devant le magistrat afin que je lui présente une requête et qu'il fasse prendre les brigands qui ont causé mon malheur et anéanti toute ma famille. »

Un si grand bienfait attirera sur vous les faveurs du ciel. — « Quelle horreur d'avoir traité si indignement cette charmante demoiselle! s'écrièrent-ils. Cependant nous ne pouvons prendre sur nous de faire ce que vous demandez. Attendez que nous appelions le seigneur notre maître; vous pourrez vous expliquer avec lui. »

A ces mots, l'un d'entre eux courut le chercher et arriva avec lui quelques instans après. En le voyant venir, tout l'équipage s'écrie : Voici son excellence. »

Souï-houng lève les yeux; elle aperçoit un homme d'un air grave et majestueux, et dont le costume et le maintien imprimaient un sentiment de respect.

Comme elle avait entendu les gens du bateau l'appeler leur seigneur, elle ne douta point que ce ne fût un homme d'une haute naissance. Les yeux en

pleurs, elle se prosterne devant lui jusqu'à terre. Mais lui, la relevant avec empressement, « Mademoiselle, lui dit-il, qu'est-il besoin de me faire cette profonde révérence ? Si vous avez quelque demande à m'adresser, parlez, expliquez-vous. »

Souï-houng lui raconte en détail tout ce qui lui était arrivé. « Seigneur, ajouta-t-elle, prenez pitié de moi, daignez être mon libérateur et me retirer de l'abîme de maux où je suis tombée; je n'oublierai jamais un si grand bienfait.

— « Mademoiselle, répondit-il, modérez votre douleur. Ces brigands se sont sauvés, mais ils ne doivent pas être bien loin. Je vais avec vous trouver le magistrat afin que vous lui présentiez une requête. Il enverra de tous côtés des officiers de justice, et il est impossible qu'ils échappent à leurs poursuites. »

Souï-houng, retenant ses pleurs, lui

témoigne la gratitude dont elle est pénétrée.

Il appelle quelques hommes du bateau et leur donne ses ordres. « Hâtez-vous, leur dit-il, cette affaire ne peut souffrir de retard. Soutenez mademoiselle Souï-houng et aidez-la à passer sur notre embarcation.

Souï-houng cherche ses souliers, se chausse et se dispose à les suivre. En sortant de la cabane, elle voit un bateau à deux voiles chargé de marchandises.

Aussitôt qu'elle y fut descendue, le capitaine la prie d'entrer dans une cabane pour y prendre du repos.

Les matelots enlèvent tous les ustensiles et les effets que contenait la barque des brigands, déploient les voiles et continuent leur route.

Cet homme s'appelait Pofo ; il était originaire du département de Hanyang.

Il faisait le commerce en naviguant d'un lieu à un autre. Au bout de quelque temps, ayant amassé une grande fortune, il avait fait construire à ses frais ce large bateau et transformé en mariniers tous les gens de sa maison.

Cette fois, ayant vendu le long du chemin toute sa cargaison de grains, il avait acheté des marchandises d'un débit facile dans son pays et profitait d'un temps favorable pour s'en retourner, lorsque tout-à-coup un vent impétueux chasse le bateau au bord du rivage. Le pilote saisit le gouvernail et commande la manœuvre aux matelots; mais tous leurs efforts sont inutiles. Un nouveau coup de vent ramène le bateau et le pousse contre celui des voleurs. Les nautonniers voyant une barque couverte et pensant qu'elle appartenait à un magistrat, craignaient de s'attirer une mauvaise affaire. Tout l'équipage fait

de nouveaux efforts pour se détourner, mais leur bateau s'arrêta dans un bas-fond. Cet embarras était la cause de leurs cris confus et des tentatives multipliées qu'ils faisaient pour gagner le large, lorsqu'ils vinrent heurter contre l'autre bateau.

Pofo, étonné de n'y voir pas même l'ombre d'un homme, envoie plusieurs matelots pour en savoir la cause.

Un instant après, ils reviennent et lui annoncent qu'ils n'ont trouvé qu'une jeune personne d'une rare beauté qui demandait assistance et appelait un libérateur.

A ce récit Pofo conçut des pensées indignes d'un homme de son caractère et employa la ruse et le mensonge pour la faire passer dans son bateau. Mais comment supposer que ces belles démonstrations ne partaient point du fond de son cœur et qu'il ne songeait à

rien moins qu'à redresser ses griefs et à prendre le soin de sa vengeance.

Souï-houng, après avoir été en proie à tant de malheurs, n'avait personne à qui elle pût confier ses peines. Aussitôt qu'elle eut vu Pofo, elle le regarda comme un parent et implora son appui. Comme elle l'avait entendu prononcer le nom de *brigands*, elle ne douta point de sa droiture et se rendit sans la moindre inquiétude sur son bateau.

Quand elle eut pris un peu de repos: J'ai commis une grave imprudence, se dit-elle en elle-même; cet étranger n'est ni mon parent, ni l'ami de ma famille; à quel titre puis-je espérer qu'il me prêtera secours? quoiqu'il m'ait promis assistance et protection, je ne saurais encore juger de la sincérité de ses sentimens. S'il avait des vües coupables, comment pourrais-je m'en garantir?

Comme elle était agitée par ces in-

quiétudes, elle voit venir Pofo. Il ordonne à ses gens de faire chauffer d'excellent vin et de préparer un repas splendide pour traiter convenablement Souï-houng.

— « Mademoiselle, lui dit-il, vous devez avoir faim; veuillez accepter le repas que j'ai l'honneur de vous offrir. »

Mais Souï-houng, qui avait l'esprit occupé du souvenir de son père et de sa mère, ne put obéir à son invitation.

Pofo assis à ses côtés lui parlait d'un ton plein de douceur et lui prodiguait mille caresses.

Ayant réussi à lui faire accepter deux petites tasses de vin: « Mademoiselle, lui dit-il, j'ai un mot à vous communiquer, mais j'ignore si vous voudrez bien m'écouter et me donner votre avis. »

— « Seigneur, répondit Souï-houng, quelles instructions avez-vous à donner à votre servante? »

— « Mademoiselle, lui dit-il, dans le premier moment, touché de pitié pour vous, je vous ai promis de vous conduire devant le magistrat pour lui adresser une accusation; j'oubliais que mon bateau est rempli de marchandises dont la vente ne saurait être retardée. Je songe aujourd'hui que les poursuites judiciaires sont d'une longueur désespérante. Si l'affaire qui nous occupe traîne pendant six mois ou un an, je ne pourrai me défaire de mes marchandises, et ainsi nous aurons tous deux perdu beaucoup de temps à attendre vainement. Il vaut mieux, mademoiselle, que vous me suiviez chez moi: je vendrai d'abord mes marchandises, ensuite nous prendrons un petit bateau et nous viendrons ensemble informer la justice et poursuivre cette affaire. Quand il faudrait alors attendre des années entières, peu m'importe; je n'aurai point de repos que

vous ne soyez vengée. Il y a encore un point sur lequel je veux vous consulter. Je suis veuf et vous paraissez être veuve aussi. En allant et venant, nous ne manquerons pas d'éveiller les soupçons et de donner lieu à des propos injurieux. Quand nons nous conserverions tous deux dans la plus grande pureté, nous n'obtiendrons pas plus d'indulgence. D'ailleurs vous êtes sans parens, sans appui et sans ressources. Quoique je ne sois qu'un simple marchand, j'ai du bien chez moi et je jouis d'une heureuse aisance. Si vous ne dédaignez pas mon alliance, unissons-nous de suite et soyons époux. Ensuite je prendrai le soin de vous venger, et quand il faudrait traverser les flots, ou passer au milieu du feu pour y parvenir, il n'est point de danger que je n'affronte. Je veux moi-même prendre les brigands et les amener liés et garottés, afin que

vous ayez la satisfaction de les voir subir le châtiment qu'ils méritent. J'ignore encore ce que pense mademoiselle et quel est son avis. »

A ce discours, Souï-houng, le cœur navré de douleur, versa un torrent de larmes. « Infortunée que je suis, se dit-elle à elle-même, j'ai encore rencontré un homme pervers; il me tient dans son piége : comment lui échapper! Au reste, s'écria-t-elle en soupirant, mon déshonneur est peu de chose auprès de la mort de mon père et de ma mère. Après avoir été outragée par un brigand, quand je mourrais aujourd'hui, je ne puis me regarder comme pure et intacte. Attendons le jour de la vengeance; il sera temps alors de mettre un terme à ma vie pour laver mon déshonneur. »

Après s'être remise de son trouble et avoir essuyé ses larmes : « Seigneur, dit-

elle, si vos paroles sont d'accord avec vos sentimens, et que vous daigniez venger votre servante et effacer sa honte, je vous suivrai avec plaisir et j'obéirai à vos ordres; mais je désire que vous confirmiez par un serment les promesses que vous m'avez faites. »

Pofo à cette réponse ne peut contenir sa joie, et soudain se jetant à genoux, il prononce le serment qu'elle exige : « Je jure de venger mademoiselle et de laver son déshonneur. Si je manque à cet engagement sacré, puissé-je périr au milieu des flots. »

Il dit et se relève. Il ordonne ensuite aux matelots d'arrêter le bateau au rivage, et d'aller dans un bourg voisin acheter du poisson, de la viande, du vin et des fruits afin que tout l'équipage célébrât le repas nuptial. La nuit vint et fut pour Pofo une source de délices.

Ils partent, et, en moins d'un jour, arrivent à Han-yang.

Pofo avait pour épouse une femme acariâtre et de la plus basse jalousie. Comme il la craignait et tremblait d'éveiller ses soupçons, il plaça Souï-houng dans une maison qu'il avait louée loin de chez lui, et recommanda soigneusement à ses gens d'en garder le secret.

Or, parmi ces domestiques, il y en avait un d'un caractère faux et hypocrite, qui mettait tout son plaisir à épier les secrets et à semer la division. Il ne fut pas plus tôt instruit de cette circonstance, qu'il alla en informer la dame Pofo.

Celle-ci entre en fureur et veut dans le premier mouvement chercher querelle à son mari; mais, réfléchissant qu'elle n'avait ni le temps, ni l'occasion de disputer avec lui, elle prit le parti de ne dire mot. Elle envoie chercher

secrètement des revendeurs et s'engage à leur livrer cette jeune personne en recevant un prix convenu.

Le jour dit, la dame Pofo enivre son mari et l'enferme dans sa chambre. Elle prend ensuite une chaise et se fait conduire à la maison où demeurait Souï-houng. Les revendeurs étaient déjà au rendez-vous et attendaient son arrivée.

Madame Pofo entre et envoie quelqu'un annoncer à Souï-houng que l'épouse du seigneur Pofo vient lui faire visite.

Souï-houng, ne pouvant se dispenser d'un devoir que lui imposent les convenances, sort de son appartement et va la recevoir.

Les revendeurs, qui se tenaient à l'écart, l'observent attentivement, et sont transportés de joie en voyant une personne d'une beauté si accomplie.

Madame Pofo, prenant un air riant

et épanoui : « Il faut convenir, dit-elle à Souï-houng, que j'ai un mari bien ridicule et bien extravagant. Puisqu'il vous a épousée, pourquoi vous a-t-il ensevelie dans ce réduit ? Est-ce là le fait d'un homme qui tient à sa considération? Les gens du dehors en rejettent la faute sur moi, et ne cessent de dire que je suis seule la cause de cette conduite. Je viens exprès aujourd'hui pour faire taire ces propos injurieux et vous emmener avec moi. Prenez vos vêtemens, faites-en un paquet et disposez-vous à m'accompagner. »

Souï-houng, ne voyant point Pofo, conçut des doutes, et imagina mille prétextes pour se dispenser de lui obéir.

« Si vous ne voulez pas habiter avec moi, lui dit madame Pofo, venez au moins passer un ou deux jours à la maison pour vous récréer et prendre quelque délassement. »

Souï-houng, séduite par ses dernières instances qui lui semblaient dictées par la franchise, n'insiste pas davantage, et va dans son appartement mettre en ordre ses vêtemens et se disposer à partir.

Pendant ce temps-là, la dame Pofo sort un instant et fixe avec les revendeurs le prix qu'elle exige. En même temps elle ordonne à un domestique d'aller louer une chaise.

Elle amène Souï-houng dont elle avait surpris la bonne foi et la fait monter avant elle. Les porteurs, fidèles au mot d'ordre, courent comme s'ils avaient des ailes et ne s'arrêtent que dans un lieu inhabité, situé auprès du fleuve.

Les marchands viennent recevoir Souï-houng, et la conduisent dans un bateau qui était à l'ancre.

Souï-houng reconnut bientôt qu'elle était tombée dans un piége. Elle pleure,

elle gémit, et veut s'élancer dans le fleuve.

Mais les revendeurs, la saisissant de chaque côté, l'empêchent de faire le moindre mouvement, et la poussent de force dans l'intérieur du bateau. Ensuite ils congédient les porteurs, lèvent l'ancre, déploient les voiles et se mettent en route.

La dame Pofo, ayant vendu Souï-houng, recueille tous les effets qu'elle avait laissés, les met en paquets et les emporte; puis elle ferme la chambre à clé, et revient chez elle.

Pofo, échauffé par le vin, dormait encore d'un profond sommeil. Sa femme, lui donnant trois ou quatre soufflets, le tire de son ivresse pour le vexer par ses reproches et lui adresser des injures. Pendant plusieurs jours, elle ne cessa de le contrarier et de le harceler de mille manières.

Pofo, qui craignait d'éveiller les soupçons de sa femme, n'osait mettre le pied hors du seuil.

Un jour, profitant de son absence, il court au domicile de Souï-houng. Quel fut son étonnement quand il vit la porte fermée! Il interroge les domestiques, et apprend qu'il y a déjà long-temps que sa femme l'a vendue.

La colère s'empare de lui, et lui ôte l'usage de ses sens.

Comme Pofo n'avait point vengé Souï-houng, le ciel permit que, quelque temps après, il tombât dans le fleuve et qu'il y trouvât la mort, suivant le serment qu'il avait prononcé peu de jours auparavant.

Cette femme, vicieuse et dépravée, vit à peine son mari mort qu'elle se plongea de plus en plus dans la débauche, et fut réduite à engager et à vendre tout ce qu'elle possédait. Bientôt après

elle fut enlevée par un homme a qui elle s'était abandonnée, et finit par être vendue pour figurer dans une maison de mauvaise renommée.

Cet exemple fait voir que le ciel est souverainement juste, et qu'en châtiant le coupable il ne saurait se tromper de l'épaisseur d'un cheveu.

Une jeune fille endure le déshonneur pour venger sa famille ;
Qui eût dit que sa piété héroïque devait causer sa perte?
Ne prononçons jamais des sermens que dément notre cœur.
Le ciel, dont le regard est si pénétrant, veille au-dessus de nos têtes.

Soui-houng, que les revendeurs avaient entraînée de force dans leur bateau, ne cessait de pleurer et de gémir.

« Pourquoi vous affliger ainsi? lui disaient-ils pour la consoler ; une fois débarquée, vous aurez à souhait de riches vêtemens, et des mets abondans et re-

cherchés ; vous jouirez d'un contentement parfait, et de toutes sortes de plaisirs. N'est-ce pas un sort plus heureux que de rester chez cette grande dame pour essuyer tout le jour ses rebuts et sa colère ? »

Souï-houng, tout entière à sa douleur, ne faisait nulle attention à eux. Réfléchissant en elle-même sur sa position, elle cherchait un moyen de se défaire de la vie ; mais comment mourir sans être vengée elle et sa famille ? Et cependant, en consentant à vivre, elle deviendra incertaine et agitée comme une personne qui erre au gré des flots. Eh bien ! se dit-elle, le soin de venger ma famille l'emporte sur toutes les considérations ; prenons patience, attendons le temps favorable au dessein qui m'occupe.

Après une courte navigation, la nuit tombe et les oblige de jeter l'ancre au bord du rivage.

Un des revendeurs vient trouver Souï-houng et la presse de partager son lit. Souï-houng, sourde à ses discours, s'enveloppe dans ses vêtemens et va se tapir dans un coin de la cabane. Le revendeur renouvelle ses instances, mais Souï-houng, loin de céder, crie : *au meurtre, à l'assassin*. Celui-ci, qui craignait que ses camarades ne l'entendissent et ne lui suscitassent quelque mauvaise affaire, la laissa tranquille et cessa de la tourmenter.

A peine furent-ils arrivés au département de Woutchang, ils revendirent Souï-houng au patron d'une maison de plaisir.

Il y avait déjà dans cette maison deux ou trois courtisanes parées avec la dernière recherche, et le visage couvert d'une couche de blanc et de vermillon; elles étaient à la porte, étalant leur beauté vénale et attendant fortune.

Souï-houng, en voyant le sort de ces malheureuses, se sentit de plus en plus pénétrée de douleur. Hélas ! se dit-elle à elle-même, aujourd'hui que je suis tombée dans ce repaire de débauche, il faut renoncer à tout espoir de vengeance. De quel front oserai-je supporter la vie ?

Dès ce moment son parti est pris ; elle cherche le chemin de la mort, et repousse avec dédain les habitués de cette maison.

Mais une chose bien singulière, c'est que toutes les fois que Souï-houng songeait aux moyens de quitter la vie, il survenait toujours quelqu'un qui la tirait de peine et apaisait son désespoir.

Le patron du lieu consultant à ce sujet une de ces nymphes surannées : — « Puisque Souï-houng, lui dit-il, ne veut pas se prêter à nos coutumes, que sert

de la garder ici? Cette petite sotte n'a qu'à faire un tour de sa tête, c'est moi qui paierai son étourderie. Ne vaut-il pas mieux la revendre, et en trouver une autre ? »

Le hasard voulut qu'il se trouvât dans le même endroit un homme du département de Tchaohing, dont le nom de famille était Hou, et le surnom Youe.

Comme le gouverneur de Woutchang était son proche parent, il était venu exprès dans cette ville pour lui demander un secours pécuniaire, et avait obtenu de lui une forte somme d'argent.

Le jeune homme, qui aimait les femmes et le vin, avait loué un hôtel voisin de la maison où était Souï-houng; et sitôt qu'il avait du loisir, il y venait faire un tour, et passer le temps dans la joie et la bonne chère.

A peine eut il remarqué la beauté de Souï-houng et les agrémens répandus

sur toute sa personne, qu'il en devint éperdument amoureux, et la pressa plusieurs fois de répondre à ses sentimens. Mais comme Souï-houng ne songeait qu'à quitter la vie, il ne put triompher de son désespoir.

Quelque temps après, ayant entendu dire que le patron songeait à s'en défaire, il lui offrit un prix considérable, désirant la prendre à titre de seconde femme. Celui-ci consentit de suite à sa proposition, et remit la jeune personne entre ses mains.

Hou-youe, possesseur de Souï-houng, la conduisit à son hôtel, et fit préparer un repas splendide pour traiter sa nouvelle épouse; il lui ouvrit son cœur et l'entretint des sentimens qu'il éprouvait pour elle. Mais Souï-houng, ne songeant qu'à pleurer et à gémir, s'éloignait de lui, et repoussait ses caresses. Hou-youe essaya plusieurs fois, mais inutilement, de

la consoler : — « Mademoiselle, lui dit-il, je conçois qu'étant naguère dans un lieu infâme, vous vous soyez constamment refusée à toute espèce de sollicitations. Aujourd'hui que vous êtes devenue mon épouse, votre sort n'est-il pas mille fois plus heureux qu'auparavant? Pourquoi vous affliger de la sorte? Si vous avez quelques peines qui pèsent sur votre cœur, confiez-les à votre époux; il adoucira vos douleurs en les partageant, et tâchera d'y apporter remède. Mais s'il s'agit d'une affaire grave, le gouverneur de cette ville est mon proche parent, je le prierai d'en prendre fait et cause, et de vous faire rendre justice. Pourquoi vous abandonner ainsi à des chagrins déchirans? »

Souï-houng, voyant que ce discours semblait partir du fond de son cœur, lui fit en détail le récit de tous ses malheurs. — « Seigneur, ajouta-t-elle, si

vous daignez chercher un vengeur à votre servante, et effacer mon déshonneur, non-seulement je consens à être votre épouse, mais quand je deviendrais votre esclave, je m'estimerais heureuse.» Elle dit, et verse un torrent de larmes.

— « Je vois bien, lui dit Hou-youe, que vous appartenez à une famille de distinction. Quel dommage qu'une personne de votre rang ait éprouvé d'aussi grands malheurs! Mais ce n'est pas l'affaire d'un jour que celle qui nous occupe. Je vais d'abord prier le gouverneur, mon parent, d'envoyer en tous lieux des officiers de justice pour saisir et amener les coupables. Ensuite nous irons ensemble à Hoaïgan adresser une accusation au magistrat compétent. On prendra les coupables, et l'affaire se terminera à votre satisfaction.»

Souï-houng, vivement émue, se prosterna jusqu'à terre pour le remercier.

— « Si votre seigneurie daigne me prêter ce généreux secours, toute ma vie j'en conserverai le souvenir.

— « Puisque nous sommes époux, dit Hou-youe en la relevant, votre affaire devient la mienne; pourquoi parler de reconnaissance? » Ensuite il la prend par la main et la conduit dans sa chambre qu'elle croyait être celle d'un époux.

Qui eût pensé que Hou-youe était un homme faux et trompeur, et qu'il n'avait employé ce langage que pour abuser pendant quelques jours Souï-houng? Comme il avait promis de remettre cette affaire entre les mains du gouverneur, et de faire envoyer des officiers de paix pour saisir les brigands, Souï-houng, séduite par une apparence de vérité qu'il savait donner à ses discours, crut aveuglément à ses promesses et s'épuisa en remercîmens.

Après quelque temps de séjour, il

loua un bateau, arrangea ses bagages et partit.

Le voyage fut heureux, et, à la faveur d'un vent favorable, il arriva en dix jours à Tchinkiaug. Il loua un autre petit bateau pour s'en retourner chez lui. Quant à l'affaire de Souï-houng, il la mit tout-à-fait de côté et n'y pensa plus.

Souï-houng reconnut bien que ses espérances étaient déçues, mais, ne voyant aucun moyen de sortir de cette cruelle position, elle se mit à jeûner, passant les nuits et les jours à invoquer le ciel pour trouver un vengeur.

En moins d'un jour Hou-youe arriva chez lui.

Sa femme, le voyant revenir avec une jeune personnne aussi belle, en conçut une noire jalousie et se mit à quereller Souï-houng du matin au soir. Celle-ci opposa à ses injures une patience à toute

épreuve et la laissa disputer tout à son aise; de plus elle se refusa absolument à ce que Hou-youe mît le pied dans sa chambre. A la fin, la dame Hou-youe s'apaisa peu-à-peu et cessa de la tourmenter.

Les habitans du département de Tchao-Hing ont coutume de faire un trafic qui mérite quelques détails. Ceux qui ont de l'argent et du savoir-faire se rendent à la capitale, achètent un titre littéraire, et, à force d'intrigue et d'argent, se procurent une charge avantageuse. Ils s'adjoignent une personne entendue qui partage leurs fonctions et même les remplace au besoin. Cela s'appelle vulgairement Feikouohaï, (c'est-à-dire, traverser les mers en volant). Voici la raison de cette expression : En général, lorsque le temps d'une charge est expiré et qu'on cherche un remplaçant, chacun ne vient qu'à son tour,

et, en suivant la marche régulière, il faut des années pour atteindre une place. Mais ceux dont nous parlons n'ont qu'à donner de l'argent, ils l'emportent sur les autres concurrens, et obtiennent de suite la charge vacante. Si, par hasard, elle échoit à un homme d'un esprit borné, il s'associe quatre ou cinq individus de la même trempe, dont un seul prête son nom et paie de sa personne; les autres, sans rien faire, partagent avec lui les profits attachés à ses fonctions.

Dès qu'il est en posession de sa charge, il commence par faire de riches présens aux magistrats qui sont au-dessus de lui, afin d'exercer le monopole des affaires; et il n'en passe pas une par son bureau, si petite qu'elle soit, qui ne lui fournisse le moyen d'escroquer cinq ou six onces d'argent. Quand ils voient que leur jeu est découvert et

qu'il ne leur est pas possible de tenir plus long-temps, ils finissent par fuir secrètement et disparaître. Sur dix, il est difficile d'en trouver un ou deux qui s'occupent d'acquérir de l'honneur ou de la réputation. Tels sont presque tous les fonctionnaires qui sortent du département de Tchaohing.

Hou-youe, étant resté environ un an chez lui, songea à aller à la capitale et tenter fortune de ce côté-là. Il était d'autant plus disposé à prendre ce parti, qu'un de ses amis, qui était du métier, lui avait écrit à ce sujet et lui avait promis de l'appuyer de tout son pouvoir. Cette offre lui causa une joie inexprimable. Il alla de tous côtés ramasser de l'argent pour acheter sa charge, fit ses préparatifs de voyage et se disposa à partir. Mais, craignant que ses deux épouses ne vécussent pas en bonne intelligence, il consulta Souï-houng et la

pressa de le suivre, lui promettant, sitôt qu'il aurait obtenu la charge qu'il désirait, de faire des recherches pour trouver les brigands et leur infliger le châtiment qu'ils méritaient.

Souï-houng, qu'il avait déjà trompée une fois, ne croyait nullement à ses promesses; mais, espérant trouver, en allant de côté et d'autre, une occasion favorable à son dessein, elle consentit à l'accompagner.

A cette nouvelle, la dame Hou-youe entra en fureur, fit un vacarme d'enfer, et chercha à son mari une querelle qui ne se termina qu'après bien des coups et des injures.

Hou-youe resta inflexible dans sa résolution; il choisit un jour heureux, loua un bateau, et partit avec Souï-houng.

Arrivé à la capitale, il cherche un hôtel et y installe Souï-houng. Le len-

demain, il prépare des présens et va présenter ses hommages à son ami le magistrat.

Malheureusement, ce fonctionnaire était tombé malade un mois auparavant et avait été emporté subitement. Toute sa famille était dans le trouble et la désolation, et ses parens, après avoir disposé le cercueil qui renfermait ses dépouilles, allaient retourner dans leur pays.

Hou-youe, se voyant privé de cet appui, commença à tomber dans le découragement. Réfléchissant qu'il n'avait apporté que peu d'argent, et que l'ami sur lequel il avait compté venait de mourir, il ne voyait plus aucun moyen d'arriver à la charge qu'il avait en vue. Il aurait bien voulu s'en retourner, mais il était retenu par la crainte de se faire railler de ses compatriotes.

Comme il flottait dans l'incertitude

et ne savait quel parti prendre, il alla trouver un de ses amis à qui il raconta son aventure et lui demanda ses conseils. Cet homme, qui voulait courir la même carrière et à qui il manquait de l'argent pour conclure l'achat de sa charge, eut de suite l'idée de jouer un tour à Hou-youe. Il lui promit de se charger de son affaire et d'aplanir tous les obstacles, ajoutant que s'il manquait quelque chose de la somme nécessaire il en emprunterait le complément à un de ses amis.

Hou-youe se laissa séduire par les paroles flatteuses et les propos adroits de son compatriote, prit tout l'argent qu'il avait apporté et le remit entre ses mains. Celui-ci, transporté de joie, conclut l'affaire, et, partant en secret, va prendre possession de la charge qu'il avait sollicitée.

Hou-youe, se trouvant les mains vi-

des, se vit bientôt privé des moyens de pourvoir à son existence. Il écrivit à sa femme, lui demandant de quoi faire le voyage pour revenir chez lui. Mais la dame, qui était encore furieuse contre son mari, ne lui envoya pas le plus léger secours.

Dès ce moment, il se mit à voyager dans la capitale, allant, sans but, tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Ensuite il s'associa avec une troupe de gens sans aveu dont l'unique occupation était de faire des dupes et d'escroquer de l'argent.

Un jour qu'ils avaient besoin d'une forte somme et qu'ils se trouvaient au bout de leurs ruses et de leurs ressources, ils portèrent leur attention sur Souï-houng. Ils eurent l'idée de l'engager à se faire passer pour la sœur de Hou-youé, afin de faire tourner à leur profit le succès de ses charmes.

Le projet était déjà arrêté, mais Hou-youe craignit de ne pas obtenir le consentement de Souï-houng. Pour y réussir, il imagina un détour dicté par la ruse et le mensonge. « Précédemment, dit-il, j'espérais obtenir la charge que vous savez et ensuite aller avec vous sur la trace des brigands; mais tout-à-coup, le destin me devient contraire : mon ami a été emporté par une mort subite, et pour comble d'infortune, ce pendard d'homme m'escroque tout mon argent. Ces revers m'ont réduit à une extrême détresse, et je ne puis ni avancer ni reculer. Je désirerais bien retourner chez moi; mais je ne vois aucun moyen de me procurer les provisions du voyage. Hier soir, en consultant quelques amis, j'ai trouvé un expédient admirable. »

— « Et quel est cet expédient, repartit Souï-houng? »

— « Vous n'avez qu'à vous faire passer pour ma sœur, je chercherai une personne qui vous prenne en qualité de seconde femme. Si quelqu'un vient vous voir pour cet objet, faites-lui un accueil flatteur. Sitôt que nous aurons en main l'argent convenu, nous partirons sans mot dire et nous disparaîtrons tout-à-fait. Comment nos dupes oseront-ils venir vous demander ? Nous irons droit à Houï-gan, je ferai des recherches pour découvrir les brigands, et je pourrai ainsi accomplir la promesse que j'ai faite et dont l'exécution occupe mon cœur tout entier.

Souï-houng, d'abord, refusait fermement d'obéir, mais ayant appris ensuite qu'il la conduirait droit dans sa patrie, elle se rendit à ses instances.

Hou-youe, ayant reçu le consentement de Souï-houng, en ressentit une

joie inexprimable et de suite pria ses camarades de chercher en tous lieux un prétendant.

Ainsi :

Le méchant déploie ses ruses comme un vaste réseau :
Il attend que l'homme probe et confiant tombe dans
son piége.

A cette même époque, il y avait dans la province de Tche-Kiang, dans le département de Wen-Tcheou, un licencié nommé Tchou et surnommé Young; il avait passé sa quarantième année et n'avait pas encore de rejeton mâle. Sa femme l'engageait souvent à prendre une seconde épouse ; mais lui, tout occupé de son avancement, ne songeait nullement à suivre ce conseil.

Bientôt arriva l'examen d'automne ; il se rendit au concours; mais il ne fut point heureux dans ses compositions,

et ne put obtenir le grade qui était l'objet de ses vœux. Honteux de ce mauvais succès, et n'osant retourner chez lui, il se lia avec quelques compagnons d'étude, et resta dans la capitale pour étudier avec eux en attendant le nouvel examen.

Ceux-ci, qui savaient que Tchou-Youan n'avait pas encore de fils, le pressaient instamment de prendre une seconde épouse : Tchou-Youan, cédant à leurs conseils, pria quelqu'un alors de prendre des informations à ce sujet.

A peine cette nouvelle se fut-elle répandue que plusieurs entremetteuses vinrent lui faire des propositions ; mais de toutes les femmes qui lui furent présentées, aucune ne se trouva à son gré.

Les vauriens que s'était associés Hou-youe, profitant de cette circonstance, vinrent, sur-le-champ trou-

ver Tchou-Youan pour le faire tomber dans le piége qu'ils méditaient. Ils vantent les charmes de Souï-houng, ajoutant que c'était une beauté sans égale, et que l'antiquité ni les temps modernes n'avaient rien produit de si accompli. Tchou-Youan, séduit par leurs promesses, tomba d'accord avec eux et fixa un jour pour aller voir sa nouvelle épouse.

Comme les vêtemens de Souï-houng avaient quelque chose de commun et de négligé, Hou-youe dit à ses camarades d'en emprunter de neufs et d'élégans, afin de la montrer sous un costume qui la fît paraître avec avantage.

Ceux-ci ayant introduit Tchou-Youan, Hou-youe vint le recevoir. Après les cérémonies d'usage, il lui offre un siége et l'invite à prendre une tasse de thé. Ensuite il fait venir Souï-houng et

lui dit de rester debout à la porte du pavillon qu'elle habitait.

Tchou-Youan fait un pas vers elle; Souï-houng s'incline avec modestie et lui fait une révérence. Celui-ci répond par un salut bienveillant, et s'approchant de plus près pour la considérer, il reconnaît qu'elle est en effet parfaitement belle. Oh la charmante personne, se dit-il en lui-même; est-il possible de réunir plus de grace et d'attraits!

« Souï-houng de son côté fut frappée des manières nobles et distinguées de Tchou-Youan et de l'agrément répandu sur toute sa personne. Ce seigneur est fort bien, se dit-elle en elle-même; son maintien est à la fois plein d'élégance et de dignité, et l'on peut dire qu'il est doué de ce charme indicible qui plaît et qui séduit. Par quel malheur vient-il tomber dans le piége qui lui est tendu? »

Cette pensée la pénètre de honte et de regrets, et aussitôt elle rentre dans le pavillon.

Nos fripons prenant à l'écart Tchou-Youan, « Que vous en semble, seigneur, lui dirent-ils ; votre excellence trouve-t-elle que nous lui en ayons imposé ? »

— « Non assurément, répondit Tchou-Youan en faisant un mouvement de tête et laissant échapper un léger sourire. Venez à mon hôtel, nous conviendrons du prix et nous choisirons le jour où je dois offrir les présens de noce. » Il dit et prend congé d'eux.

Ceux-ci le suivent de près, le rejoignent bientôt et fixent la somme à cent onces d'argent (1).

Tchou-youan, qui avait appris que la capitale était remplie de fripons de tou-

(1) 750 fr. environ.

te espèce, craignit qu'on ne lui eût tendu quelque piège. Il exigea donc que sitôt l'argent reçu, on lui amenât son épouse. Ils le quittent et courent promptement en conférer avec Hou-youe. Hou-youe, ayant réfléchi quelques instans, imagina un expédient dont le succès lui parut assuré, mais il craignit que Souï-houng ne voulût point s'y prêter.

Il fait retirer à l'écart ses camarades et vient la trouver pour s'entendre avec elle.

— « Ce licencié, lui dit-il, est bien l'homme qu'il nous faut pour le tour que nous méditons; mais il veut vous posséder le jour même où il aura donné l'argent, et cette circonstance ne laisse pas de me causer quelque embarras. Pour le moment, je suis d'avis de le contenter et de vous conduire à son hôtel. Il ne manquera pas de préparer un repas

splendide. Pour vous, ayez soin de boire avec réserve. A la cinquième veille (1), je viendrai avec mes camarades, nous entrerons de force, en criant qu'il a enlevé une femme mariée, et nous le menacerons, devant témoins, de porter plainte en justice contre lui. Ce licencié aura peur que cette affaire ne nuise à son avancement ; il viendra nous faire des excuses et vous remettre entre nos mains. Nous pourrons alors retourner chez nous tranquillement et profiter de cette heureuse aubaine. »

A ces mots, Souï-houng éprouva un vif déplaisir : « Quelle faute ai-je commise dans ma vie passée, se dit-elle, pour essuyer dans celle-ci tant de peines et de tribulations ? Comment puis-je me prêter à cet indigne artifice ? Non, je n'y puis consentir. »

(1) A 6 heures du matin.

« Mademoiselle, lui dit Hou-youe, c'est avec un regret infini que j'ai recours à la ruse; mais la situation où je me trouve m'en fait une nécessité. Je vous en conjure, ne soyez pas sourde à ma prière. »

Souï-houng, sans se laisser fléchir, persiste dans sa résolution; mais Hou-youe se jetant à ses genoux: « Le sacrifice que je fais me pénètre de douleur, lui dit-il; mais rien au monde ne peut m'en dispenser. Cette fois sera la dernière, et vous n'éprouverez jamais de ma part de nouvelles importunités. »

Souï-houng, fatiguée de ses instances, se vit obligée de consentir. Hou-youe sort avec empressement et va informer ses camarades du succès qu'il vient d'obtenir.

Ils applaudissent tous à cette idée, et retournent ensemble à l'hôtel de Tchou-youan, qui, de suite, pèse la

somme convenue et la remet à Houyoue.

Ses compagnons d'industrie réclament la part de l'argent. « Ne vous pressez pas tant, leur dit-il, attendez que l'affaire soit tout-à-fait terminée; ensuite nous partagerons. »

Quand le soir fut venu, Tchou-youan ordonna à ses gens de louer une chaise et d'aller au devant de Souï-houng. En même temps il fit préparer un festin et attendit son arrivée. Au bout de quelques instans, il la voit venir, s'empresse d'aller la recevoir, et, après les premières salutations, l'invite à entrer dans son appartement. Il n'est pas besoin de dire qu'il régala comme il faut les entremetteuses.

En entrant dans la salle avec son époux, Souï-houng vit toute la maison illuminée d'une infinité de cierges et de lanternes, et un repas magnifique préparé pour la recevoir.

Tchou-youan, l'ayant considérée à la clarté des lumières, la trouva encore plus belle et plus séduisante qu'auparavant; il ne pouvait modérer ses transports de joie. Il lui offre un siége; elle rougit, et s'assied sans oser proférer un seul mot. Ensuite il ordonne à un domestique de remplir un verre de vin, de le lui offrir avec les cérémonies prescrites et de le déposer devant elle.

— « Jeune femme, dit Tchou-youan, acceptez la coupe que vous offre votre époux. » Mais Souï-houng n'ose ni ouvrir la bouche, ni se montrer sensible à sa courtoisie.

Tchou-youan, voyant que c'était l'effet de la timidité, laissa échapper un sourire; il remplit lui-même son verre, et lui dit : « Jeune amie, nous sommes aujourd'hui mari et femme, pourquoi rougir ainsi devant moi? Je vous en prie, buvez un peu du vin qui vous est offert, je finirai le reste. »

Mais Souï-houng baissait la tête et ne répondait point.

Tchou-youan se dit à lui-même : Cette jeune personne est modeste et timide; sans doute que la présence de ces domestiques cause seule la honte qu'elle éprouve.

Sur-le-champ il les congédie et ferme la porte de l'appartement. Ensuite, s'approchant de Souï-houng : « Je crois, lui dit-il, que votre vin est refroidi; je vais vous en donner du plus chaud, buvez une tasse, je vous prie, et ne repoussez pas la tendresse que vous m'inspirez. » En achevant ces mots il verse une nouvelle tasse et la présente à Souï-houng.

Celle-ci, réfléchissant sur sa position, se sentit davantage pénétrée de honte et de douleur. « Quand j'étais avec mes parens, se disait-elle à elle-même, j'étais l'objet de leur plus tendre affec-

tion; mais aujourd'hui dans quel abîme de maux ne suis-je pas plongée? J'ai perdu l'honneur, j'ai vu immoler ma famille et je ne puis la venger! Aujourd'hui encore, je me vois forcée à jouer un rôle indigne et à devenir l'instrument d'une noire perfidie. Quelle honte pour mes ancêtres! » Ces tristes pensées l'attendrissent jusqu'au fond du cœur, et lui font verser un torrent de larmes.

En la voyant baignée de pleurs: « Chère épouse, lui dit Tchou-youan avec tendresse, nous sommes comme deux amis qui se rencontrent après une séparation de mille milles. C'est le ciel qui nous a réunis; jouissons de notre bonheur. Que manque-t-il à votre contentement? Pourquoi vous désoler de la sorte? Avez-vous quelqu'affaire de famille qui pèse sur votre cœur et vous cause cette douleur que je vois? »

Il la pressa plusieurs fois pour lui ar-

racher son secret, mais elle gardait toujours un silence obstiné. Voyant que son visage devenait à chaque instant plus triste et plus abattu, il insiste de nouveau : « Jeune amie, lui dit-il, je le vois, vous avez éprouvé des peines inouies ; ouvrez-moi votre cœur, et s'il est temps encore d'y apporter remède, il n'est rien au monde que je ne fasse pour y réussir. »

Souï-houng ne répondit rien, et continua de pleurer. Tchou-youan, voyant ses instances inutiles, se mit à remplir son verre et à boire. Insensiblement le temps s'écoule et il entend sonner la seconde veille.

« La nuit est déjà avancée, dit-il à Souï-houng, je vous prie de venir prendre du repos. » Mais, tout entière à sa douleur, elle reste sourde à ses paroles.

Tchou-youan, sans la presser davan-

tage, va prendre un livre à son bureau, et se met à le parcourir en lui tenant compagnie.

Souï-houng voyant que Tchou-youan dont elle avait tant de fois repoussé les consolations, ne conservait sur son visage aucune trace de colère et de mécontentement, se dit en elle-même: «Ce lettré est vraiment un sage d'une vertu accomplie. Si, dans l'origine, j'avais rencontré un homme de ce mérite, la mort de ma famille serait déjà vengée et mon déshonneur effacé. Quant à Hou-youe, ses discours ne sont que ruse et mensonge : si je me repose sur lui, comment obtiendrais-je la vengeance que j'attends? Aujourd'hui il a reçu les présens de ce lettré, et m'a remise entre ses mains; je suis maintenant à lui; pourquoi ne le suivrais-je pas; peut-être, avec lui, rencontrerai-je l'occasion si désirée de venger ma famille et de laver ma honte! »

Elle était agitée de mille pensées et flottait encore incertaine, lorsque Tchou-youan l'invita à venir goûter le sommeil.

Souï-houng à dessein garde encore le silence. Mais Tchou-youan, sans témoigner de mécontement, prend le livre et se remet à lire. Vers la troisième veille, Souï-houng prend son parti, et comme Tchou-youan la pressait de nouveau de venir reposer : « Dès ce moment, lui dit-elle, j'entre dans votre famille. »

—« Eh quoi ! reprit Tchou-youan, en faisant un sourire, est-ce qu'auparavant vous apparteniez à une autre maison?

— « Seigneur, répondit Souïhoung, je vais vous avouer la vérité. Je suis la seconde femme de Hou-youe. Comme il se trouvait dans une extrême détresse, il a consulté quelques fripons qui exploitent la capitale, et a imaginé ce stra-

tagème pour vous escroquer de l'argent. Tout-à-l'heure il doit venir avec ses camarades; il entrera avec force chez vous, m'enlevera de votre maison et vous accusera d'avoir ravi une femme mariée. Il compte que, pour éviter un éclat qui nuirait à votre avancement, vous ferez toutes sortes de sacrifices afin d'avoir la paix et la tranquillité.

— « Est-il possible! s'écria Tchou-youan frappé de surprise, qu'il ait conçu un projet si odieux! Si vous ne m'eussiez pas averti, je tombais dans leur piége. Et vous, comment se fait-il qu'étant la femme de Hou-youe, vous m'ayez fait cette révélation?

— «Hélas! s'écria Souï-houng les yeux en pleurs, je poursuis la vengeance d'un grand crime et n'ai encore pu l'obtenir. Vous voyant, seigneur, doué d'une éminente sagesse, je ne doute point que vous ne puissiez châtier le coupable et

effacer ma honte. Je me confie à vous, et j'implore votre appui.

— « Quel est ce crime, reprit Tchou-youan, parlez-moi sans détour. Cette affaire devient la mienne, et j'emploierai tous mes efforts pour vous faire obtenir la satisfaction que vous demandez. »

Souï-houng reprit dès le commencement le récit de ses malheurs et les exposa en pleurant. Tchou-youan en fut vivement attendri et ne put s'empêcher de verser des larmes.

Elle parlait encore, lorsque la quatrième veille vint à sonner : « Seigneur, dit Souï-houng, cette troupe de brigands va arriver tout-à-l'heure ; si vous ne fuyez au plus vite, vous ne pourrez éviter le piége qu'ils méditent : « N'ayez point d'inquiétude, répondit Tchou-youan, un de mes compagnons d'étude a son hôtel tout près d'ici, les appartemens

en sont profonds et ne donnent point sur la rue. Allons y passer une nuit, demain nous choisirons un autre domicile; et ensuite nous nous éloignerons. Quels malheurs pourront alors nous atteindre? »

Aussitôt il ouvre la porte, appelle sans bruit un domestique et lui ordonne de prendre à la main une lanterne et de les conduire tous deux à l'hôtel de son compagnon d'étude. Celui-ci, le voyant venir si tard et avec une femme d'une beauté accomplie, soupçonna quelque mystère caché et lui en témoigna son extrême surprise.

Tchou-youan lui raconta la chose en détail. Alors son ami leur céda le pavillon intérieur, et alla passer la nuit dans celui qui était situé en devant de la maison. Ensuite il ordonna à ses domestiques d'aller chercher tous les bagages et les effets de ses nouveaux

hôtes et de laisser vides les chambres qu'ils venaient de quitter.

Quand Souï-houng fut montée en chaise, nos fripons vinrent presser Hou-youe de partager avec eux l'argent qu'il avait reçu. Ils achetèrent de la viande et du vin et burent jusqu'à la cinquième veille. Ensuite, ils s'élancent de table, courent à l'hôtel de Tchou-youan, et enfoncent les portes en poussant des cris furieux. Ils trouvent les deux chambres vides et n'aperçoivent pas l'ombre d'un homme.

Hou-youe est frappé de stupeur : « Comment, se dit-il, Tchou-youan a-t-il pu deviner mon projet et s'enfuir d'avance ? »

« C'est sans doute vous, dit-il à ses camarades d'industrie, qui avez concerté ce tour odieux pour me perdre ; allons, rendez-moi vite l'argent que je vous ai donné. »

Ceux-ci, entrant en fureur : « Vous avez vendu votre femme, lui répondirent-ils, et vous vouliez encore que nous allassions l'enlever à celui qui la possède. Maintenant vous nous accusez de vous avoir fait tort; qu'y pouvons-nous? C'est votre affaire. »

A ces mots, ils prennent Hou-youe, l'accablent de coups et le laissent à demi-mort.

En ce moment la patrouille vient à passer; elle les prend et les amène tous liés et garottés devant le magistrat. On les juge, leur artifice se découvre et chacun d'eux est condamné à payer au profit du trésor trente onces d'argent (1). Hou-youe fut reconduit chez lui sous l'escorte du gouvernement.

Ainsi :

Un homme a recours aux charmes d'une belle pour tendre un piège à un autre.

(1) 225 fr. environ.

Mais cette belle n'avait point pour lui une affection de
cœur.
C'est peu de se voir enlever sa femme, il est encore
battu.
Et après avoir perdu le trésor qu'il possédait, il retombe dans la détresse;

Tchou-youan et Souï-houng, devenus époux, éprouvaient l'un pour l'autre une estime et une tendresse qui s'augmentaient de jour en jour. Après quelque temps de mariage, Souï-houng devint enceinte, et, au bout de neuf mois, elle donna le jour à un fils.

Tchou-youan en fut transporté de joie et écrivit à sa première épouse pour l'informer de cette heureuse nouvelle. Mais le temps passe aussi vite que l'éclair qui fend la nue. Un an s'était déjà écoulé depuis la naissance de ce fils tant désiré, quand le nouveau concours arriva. Souï-houng passait les jours et les nuits en prière,

demandant au ciel que son époux vît inscrire son nom sur la liste d'or, afin de venger promptement les malheurs de la maison de Tsa-wou.

Quand la liste du concours fut publiée, Tchou-youan se trouva le cinquantième de cette promotion avec le titre de docteur. Trois mois après l'examen, il fut élevé à la dignité de préfet. Par une circonstance heureuse, celui de la ville de Wen-tchang devait être remplacé dans ses fonctions; Tchou-youan se mit sur les rangs et obtint la place.

« Les brigands, dit-il à Souï-houng, ne doivent pas être éloignés du lieu où nous allons. Je crains seulement qu'ils ne soient morts et que je ne puisse apaiser, par leur supplice, votre juste ressentiment. Mais s'ils respirent encore, je veux les prendre les uns après les autres et verser jusqu'à la dernière

goutte de leur sang pour l'offrir en sacrifice à vos parens. Quand ils s'en iraient au ciel, je ne crains point qu'ils ne m'échappent. »

« Seigneur, lui dit Souï-houng, si vous réalisez vos généreuses promesses, votre servante pourra mourir sans regrets. »

Tchou-youan ordonna à un domestique d'aller chez lui et de conduire tous les gens de sa maison à Youngtcheou où il les prendrait avec lui en se rendant à sa destination. Pendant ce temps-là, il attendait sa nomination légalisée par le bureau des cérémonies.

Son diplôme arriva bientôt; il prit congé de la cour et partit de la capitale. Delà il se rendit au port de Liutsing pour louer un bateau. Il s'y trouvait en tous temps un grand nombre de barques qui avaient été porter à Peking les grains envoyés en tribut.

Comme elles s'en retournaient à vide, les pilotes saisissaient avec empressement l'occasion de conduire avec eux un magistrat, afin de s'exempter des droits qu'ils étaient obligés de payer aux douanes.

Tchou-youan étant donc venu au port de Lin-tsing avec sa jeune épouse pour louer un bateau, examina tous ceux qui s'y trouvaient; mais aucun ne fut à son gré excepté un seul qui lui parut commode et élégant. Le patron lui présenta son nom et son livret en lui faisant une profonde salutation.

Les serviteurs de Tchou-youan prennent les bagages, les déposent dans le bateau et viennent prier leur maître de s'embarquer. Ensuite, le pilote fait un sacrifice aux génies du fleuve et ordonne aux matelots de mettre à la voile.

Dès que Souï-houng fut dans le bateau, elle reconnut à l'accent du pilote

qu'il était de Houi-gan. Elle remarqua aussi qu'il ressemblait tout-à-fait à Tchin-siaosse, le chef des brigands, et pria son mari de lui dire son nom.

Tchou-youan regarde la carte du batelier et vit qu'il s'appelait Oukin. Cette différence de nom mit en défaut les conjectures de Souï-houng; mais en l'examinant avec une scrupuleuse attention, ses premiers doutes se fortifièrent, et elle se sentit tellement tourmentée de cette pensée, qu'elle ne pouvait prendre aucun repos. Elle en fit part à son époux et le pria d'appeler le pilote, sous prétexte de lui donner des ordres.

Pendant qu'il parlait, Souï-houng l'observa furtivement, et, dès-lors ses doutes se changèrent en certitude. A sa voix, aux traits de son visage, elle reconnut que lui et Tchin-siaosse ne faisaient qu'un; mais la différence de son

nom ne laissait pas de lui causer de la surprise. Elle voulait elle-même l'interroger; mais elle n'en trouvait ni le prétexte ni l'occasion.

Un jour que Tchou-youan était allé visiter un de ses amis qui était dans une barque voisine, la femme du pilote vint présenter ses civilités à Souï-houng et lui offrir le thé. On ne peut pas dire que ce fût une beauté accomplie, mais elle avait un ton distingué et ne manquait ni de grace ni d'enjoûment.

Souï-houng profita de cette circonstance pour savoir ce qu'elle désirait. Quel âge avez-vous, lui dit-elle?

— « J'ai vingt-neuf ans, répondit la femme du pilote. »

— « De quel pays êtes-vous?

— « De Tchi-yang. »

— « Mais votre mari n'a point l'accent ni le costume d'un homme de Tchi-yang, reprit Souï-houng. »

— « Cet homme est mon second mari. »

— « Combien y a-t-il de temps que vous avez perdu le premier, ajouta Souï-houng ? »

— « Mon premier époux et moi, répondit-elle, nous étions venus dans ce port pour amener des graines. Tout-à-coup il tomba malade, et me laissa veuve. Celui que j'ai maintenant est de la ville de Wen-Tchang. Il était à notre service et aidait mon époux à conduire le bateau. Au moment des funérailles, il me prêta de l'argent pour subvenir aux dépenses prescrites et me rendit toutes sortes de bons offices. Me voyant veuve et sans appui, je pris le parti de le suivre et de l'épouser. Il adopta le nom de mon premier mari, et devint ainsi le chef et le propriétaire du bateau.

Souï-houng, satisfaite des détails

qu'elle avait obtenus de cette femme, lui offrit plusieurs pièces de soie qu'elle reçut avec une vive reconnaissance, et se retira. Elle attendit que Tchou-youan fût de retour, et lui raconta tout ce qu'elle venait d'apprendre. « Ce batélier Oukin, dit-elle, n'est autre que Tchin-siaosse, le chef des brigands, et le meurtrier de ma famille. »

Pendant la route, répondit Tchou-youan, n'allons point agir précipitamment. Attendons que nous soyons arrivés au lieu de ma destination, alors nous poursuivrons l'affaire, et nous ferons en sorte d'obtenir de lui les renseignemens nécessaires pour saisir ses complices.

L'idée de votre excellence est extrêmement juste, répondit Souï-houng; seulement le meurtrier de ma famille est sous mes yeux à chaque instant du jour.

Combien il me sera pénible d'attendre pendant le peu de jours qui nous restent! Plût au ciel qu'un vent favorable nous poussât avec la vitesse de l'oiseau dans le port de Wen-Tchang!

Quand le bateau de Tchou-youan aborda à Yang-Tcheou, les personnes qu'il avait envoyées pour chercher son épouse, madame Tchou-youan, n'étaient pas encore venues. Cette circonstance l'obligea à arrêter sa barque dans le port, en attendant leur arrivée. Pendant ce temps-là, Souï-houng sentait redoubler sa douleur et son indignation.

Le lendemain, une rixe violente éclata sur le port; Tchou-youan envoya ses gens pour savoir la cause de ce différent. C'était le patron du bateau sur lequel ils étaient montés, qui luttait contre deux individus. On criait, on tempêtait, on se renvoyait mutuellement des coups et des injures. Dans ce conflit de

paroles, on entendait seulement : Tu ne risques pas ! tu as fait un beau coup !

Tchou-youan, voyant le chagrin de sa jeune épouse que rien ne pouvait adoucir, profita de cette circonstance pour faire donner un acompte de bastonnade à ce chef de brigands. A l'instant il ordonna aux bateliers d'aller prendre les querelleurs et de les lui amener.

Or, ces bateliers faisaient bonne mine à leur patron ; mais au fond du cœur ils l'avaient en aversion, et voici pourquoi : Dans l'origine, quand Tchin-siaosse eut perdu Souï-houng, il prit la fuite et ne sachant où trouver un asile, il errait à l'aventure dans le pays de Tchin-yang.

Il arriva que Oukin, qui conduisait des grains à la capitale, eut besoin d'un second pour conduire son bateau ; il trouva Tchin-siaosse, et le prit à son service.

Celui-ci, voyant que la femme d'Ou-

kin avait l'air d'être assez légère, il n'eut pas de peine à la captiver et à en faire ce qu'il voulut. Tout le long du voyage, leur attachement se fortifia et bientôt ils devinrent inséparables. Une seule chose les gênait, c'était la présence du patron.

Quand on eut passé le fleuve jaune, Oukin eut une légère fièvre. Tchin-siaosse fit semblant de prendre un tendre intérêt à sa santé et lui donna une médecine qu'il avait achetée. Mais cette potion préparée par une main ennemie produisit de suite son effet: elle emporta Oukin.

Sa veuve prit tout l'argent qu'elle avait avec elle et le donna à Tchin-siaosse, en lui recommandant de dire que c'était lui-même qui lui avait fourni les moyens de subvenir aux frais des funérailles de son mari.

Une ou deux semaines après, elle dit

à Tchin-siaosse, devant ses camarades, je vous dois beaucoup, mais je suis hors d'état de vous payer, je vous prie de m'agréer pour votre épouse; c'est le seul moyen que j'aie de m'acquitter envers vous.

Ensuite ils firent le repas de noces, régalèrent les matelots et leur fermèrent ainsi la bouche; cependant ils ne purent réussir à leur inspirer un véritable attachement.

Dès qu'ils eurent entendu le magistrat qui se trouvait dans leur bateau prononcer les mots *prenez-moi ces gens-là*; ils s'élancent sur le rivage comme un essaim d'abeilles, saisissent les trois querelleurs, les amènent dans le bateau et les font mettre à genoux à côté du grand mât.

— « Pourquoi vous battiez-vous, leur demanda Tchou-youan? »

— « Seigneur, répondit le patron du

bateau, ces deux hommes étaient jadis associés avec moi : un jour, profitant de mon absence, ils me dérobèrent la caisse et s'enfuirent. Il y avait déjà trois ans que je n'en avais eu de nouvelles, lorsqu'aujourd'hui le ciel me les fit rencontrer. Je leur ai demandé mon argent, et au lieu de me le rendre, ils m'ont accablé d'injures et se sont jetés sur moi en me frappant d'une manière indigne. J'ose espérer que votre excellence me prendra sous sa protection et me fera rendre justice.

— « Et vous deux, dit Tchou-youan, qu'avez-vous à répondre ? »

— « Nous ne savons ce qu'il veut dire : tous ses propos sont un tissu de mensonges. »

— « Il faut bien qu'il y ait quelque chose là-dessous, reprit Tchou-youan ; se peut-il que, sans motif ni raison, vous alliez vous battre de la sorte ? »

— « Eh bien ! oui, seigneur, répondirent-ils, cette querelle a un motif; le voici : Autrefois nous étions à la vérité associés avec lui, mais voyant qu'il était devenu follement épris d'une jeune personne, et craignant qu'il ne compromît nos intérêts, nous prîmes chacun les fonds que nous avions mis en commun et nous nous en allâmes chacun de notre côté. Mais nous ne lui devons pas un denier. »

— « Quel est votre nom à tous deux, dit Tchou-youan ? »

Ils gardèrent le silence. Tchin-siaosse répondant pour eux, « L'un s'appelle Tchintie-fa et l'autre Thsin-siao-youan. »

Tchou-youan allait leur adresser de nouvelles questions lorsqu'il se sentit tirer par sa robe. Il se retourne et voit une suivante qui lui dit à l'oreille : « Seigneur, votre jeune épouse voudrait dire un mot à votre excellence. »

Il rentre dans l'arrière cabane et trouve Souï-houng fondant en larmes.

« Seigneur, lui dit-elle à voix basse, ces deux hommes sont précisément les complices du chef des brigands, gardez-vous de les laisser échapper. »

« Dans ce cas, répondit Tchou-youan, il n'est pas possible d'attendre jusqu'à ce que nous soyons arrivés à Woutchang. »

De suite, il écrivit un billet de visite, fit demander une chaise et ordonna à des gens du pays de lier ensemble ces trois malfaiteurs et de les amener derrière lui.

Il alla trouver le gouverneur de Yang-tcheou et lui raconta l'affaire dans tous ses détails.

A ce récit, le gouverneur fait prendre les trois coupables et les envoie en prison, afin de les juger le lendemain.

Tchou-youan étant revenu dans le

bateau, les autres bateliers, qui connaissaient Tchin-siaosse pour un voleur, racontèrent sa conduite passée et la manière dont il s'était défait de Oukin. Il écrivit de nouveau une lettre au gouverneur pour l'informer de ces nouveaux détails, et le pria en même temps de prendre des informations pour découvrir les autres complices.

Le gouverneur, après avoir lu la lettre, envoya plusieurs officiers de police, avec ordre de lui amener la femme du patron du bateau, afin de la juger avec lui pour ce nouveau crime.

Cette nouvelle fut bientôt répandue dans Yang-tcheou; il s'agissait de vol, d'assassinat, d'adultère; en fallait-il davantage pour faire jaser toute la ville et attirer les curieux? La veille du jugement, c'était un tumulte général : on accourait de toutes parts et une foule innombrable inondait la salle d'audience

Une bonne nouvelle ne passe pas le seuil de la porte :
Une mauvaise se répand jusqu'à mille milles.

Le gouverneur, s'étant assis dans son tribunal, se fit amener les trois voleurs dont nous venons de parler, et avec eux la femme du pilote, et leur ordonna de se mettre à genoux au bas des marches.

Quand Tchin-siaosse eut vu cette femme, il fut frappé de surprise et de crainte. Une querelle, une batterie, se dit-il en lui-même, ce n'est qu'une bagatelle, à quoi bon poursuivre pour si peu de chose une famille entière? Mais lorsque le gouverneur lui donna le nom de Tchin-siaosse et non celui de Oukin qu'il avait adopté, il resta immobile de stupeur.

On l'appelle une fois, deux fois, il ne répond rien.

Alors le gouverneur, faisant un rire amer: « Vous rappelez-vous, lui dit-il, ce qui arriva il y a trois ans au capi-

taine. Tsa wou? Le réseau de la justice céleste est immense comme le ciel; il n'est point de coupable qui puisse l'éviter. Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier ? »

Les trois brigands se regardent les uns les autres et ne peuvent proférer un seul mot.

Le gouverneur les interrogeant de nouveau : « Vous avez encore d'autres complices, leur dit-il, Li-houtseu, Peman, Kou-man-eul, Ling-waïthsouï et Yu-kiapa; où sont-ils maintenant ? »

« Seigneur, répondit Tchin-siaosse, quoique je me sois trouvé alors avec eux, je n'ai rien pris, ni effets ni argent; ce sont eux qui ont emporté tout ce que je possédais et ont pris la fuite. Si votre excellence daigne les interroger tous deux, elle verra si je lui en impose. »

« Quoiqu'il soit vrai, répondirent Tchintie-fa et Thsin-siao-youan, que

nous avons emporté tous deux un peu d'argent, nous sommes bien loin de ressembler à Tchin-siasse qui déshonora la fille du capitaine. »

Le gouverneur, qui savait à fond toute sa conduite, l'interrompit brusquement par égard pour Tchou-youan. « Tout cela est étranger à ma question, lui dit-il; bornez-vous à dire où sont ces brigands. »

« Quand nous eûmes partagé l'argent, dit Thsin-siao-youan, nous nous en allâmes chacun de notre côté. J'ai entendu dire que Li-houtseu et Peman étaient au service d'un marchand du Chensi, qui vend de la laine et des peaux. Quant à Hou-man-eul, Ling-waï-tsouï et Yu-kia-pa, ils se sont enfuis à Hoang-tcheou et font le métier de bateliers. Depuis ce temps-là nous ne nous sommes pas revus. »

Ensuite, le gouverneur fit appeler la

femme du pilote : « Vous avez, lui dit-il, commis un adultère avec Tchin-siaosse, et vous avez empoisonné votre mari pour devenir son épouse; votre crime est avéré : qu'avèz-vous à répondre ? »

Elle allait chercher à se justifier, lorsque les bateliers se présentèrent tous ensemble pour confirmer le rapport qu'ils avaient fait à Tchou-youan, et lui fermèrent la bouche.

Le gouverneur entra en fureur, et ordonna de choisir des bamboux du plus gros calibre et de leur en appliquer à chacun quarante coups, sans considérer l'âge ni le sexe. Ce châtiment fut si rude que leur chair tombait en lambeaux et que le sang ruisselait de toutes parts.

Ensuite, il inscrivit la déposition, et condamna les trois hommes à la peine capitale et la femme à être coupée en mille morceaux. En attendant, il les envoya dans la prison des personnes

destinées à la mort. En même temps, il dépêcha plusieurs officiers de police pour chercher et saisir Peman, Lihoutseu et leurs complices.

Le gouverneur, ayant prononcé cette sentence, vint lui-même sur le bateau saluer Tchou-youan et lui faire lire le jugement qu'il venait de porter. Tchou-youan ne pouvait assez lui témoigner la gratitude dont il était pénétré; et Souï-houng, à cette nouvelle, se sentit presque soulagée du poids de chagrin qui l'accablait.

Quelques jours après, madame Tchou-youan arriva auprès de son mari. Souï-houng alla lui faire visite. A peine se furent-elles vues, qu'elles se lièrent ensemble d'une étroite amitié et vécurent dans la plus parfaite harmonie.

En voyant le nouveau né que la nature avait rempli d'agrémens, madame

Tchou-youan ne pouvait modérer les transports de sa joie.

En moins d'un jour, Tchou-youan arriva à Wou-tchang, et entra en fonctions. A peine avait-il commencé à exercer sa charge, que les officiers de justice qui avaient été envoyés pour prendre des informations sur les autres coupables, vinrent faire leur rapport et rendre compte de leur mission. Hou-man-eul et Ling-waïtsouï étaient en effet dans le port de Yang-tcheou et faisaient le métier de bateliers. On les prit et on les amena devant le juge. Ils avouèrent que Yu-kia-pa était mort depuis un an, et que Peman et Li-houtseu étaient au service d'un marchand établi dans la capitale du Chensi.

Tchou-youan les mit d'abord en prison en attendant les autres complices, afin de les condamner et exécuter tous ensemble.

La capitale du Chensi étant peu éloignée de Wou-tchang, au bout de quelques jours, les officiers de police trouvèrent Peman et Li-houtseu, et les amenèrent liés et garottés dans la ville de Wou-tchang.

Tchou-youan, après avoir écrit leur déposition, leur fit appliquer à chacun quarante coups de bâton, et les renvoya ensuite à Yang-tcheou, afin qu'ils fussent jugés avec leurs complices et exécutés ensemble.

Tchou-youan exerça pendant trois ans les fonctions de préfet à Wou-tchang. Par une sage administration, il sut maintenir la paix dans cette ville, veiller au bien-être des habitans et empêcher les désordres.

Quelque temps après, il fut nommé censeur impérial, et reçut ordre d'aller faire une inspection à Hoaï-gan et à Yang-tcheou.

« Ces brigands, lui dit Souï-houng, sont depuis plusieurs années dans la prison de Yang-tcheou, en attendant leur supplice, qui, je crois, n'a pas encore reçu son exécution. Quand votre excellence sera arrivée en ce lieu, je la supplie de terminer l'affaire qui m'occupe, et d'offrir leur sang en sacrifice à mon père, à ma mère et à mes deux sœurs. Par là, votre servante fera éclater sa piété filiale, et votre excellence accomplira les promesses qu'elle a faites. J'ai encore une affaire à vous recommander. Jadis, mon père eut des liaisons avec une suivante, nommée Pe-lian. Elle devint enceinte; mais ma mère s'étant opposée à ce qu'il l'épousât, il la maria à un de ses compatriotes, nommé Tchou tsaï. J'ai appris plus tard que l'enfant auquel elle avait donné le jour était un garçon. Je vous prie, seigneur, de vouloir bien prendre des informa-

tions sur cet enfant, et, s'il vit encore, de le prendre sous votre protection et de lui rendre le nom de son père, afin qu'il puisse rendre à ses parens les honneurs funèbres qui leur sont dus. Un si grand bienfait vivra dans la postérité la plus reculée.»

Elle dit, et se prosterne à ses pieds en poussant de profonds soupirs.

Mais Tchou-youan la relevant avec empressement : « Les deux demandes que vous venez de m'adresser, lui dit-il, deviennent l'objet de toute ma sollicitude. Sitôt que je serai arrivé, je ferai tous mes efforts pour les réaliser selon vos vœux, et de suite j'écrirai pour vous informer du résultat de mes démarches. »

Souï-houng le salua de nouveau pour lui témoigner la gratitude dont elle était pénétrée.

Tchou-youan se rendit à sa destina-

tion, et visita, au nom de l'empereur, Hoaï-gan et Yang-tcheou ; jamais le préfet d'un district ne fut entouré, à son installation, d'une estime plus générale et mieux méritée.

On était alors au quinzième jour de la septième lune, et l'époque des exécutions n'était pas encore arrivée.

Tchou-youan alla d'abord visiter Hoaï-gan. Alors il ordonna au préfet et au sous-préfet de prendre des renseignemens sur Tchou-tsaï et sur Pe-lian. Il apprit que l'enfant existait en effet; qu'il avait déjà atteint sa huitième année, et qu'il joignait aux graces de la figure les plus heureuses dispositions.

Ceux-ci obéirent aux ordres du censeur impérial, et firent tous leurs efforts pour se rendre dignes de sa confiance. Le jour même, ils baignèrent l'enfant dans une eau parfumée, le vêtirent de

nouveaux habits, et le conduisirent au palais de Tchou-youan.

Celui-ci changea son nom en celui de Tsasiu, et rédigea pour lui un placet dans lequel il exposait à l'empereur tous les malheurs arrivés à la famille Tsa. « Tsawou, disait-il, a rendu de grands services à l'état; votre majesté ne permettra pas qu'il soit sans postérité. Maintenant il a un fils nommé Tsasiu, encore en bas âge : il est juste de lui rendre le rang qui lui appartient et de le reconnaître pour le descendant de Tsawou, lorsqu'il sera sorti de l'enfance. Quant à Tchin-siaosse et ses complices, qu'il plaise à votre majesté de les faire exécuter avant la fin de l'automne. »

L'empereur accorda toutes les demandes que contenait le placet.

Dans l'hiver de la même année, Tchou-youan, revenant de sa tournée,

arriva à Yang-tcheou. Il fit sortir de sa prison Tchin-siaosse, ses complices, et la femme de Oukin, au nombre de huit; il les fit lier ensemble, et conduire au lieu d'exécution. Les brigands furent décapités, et la femme du batelier fut coupée en mille pièces, et ainsi les dernières traces du crime furent effacées.

On peut dire avec raison :

Le bien et le mal, la vertu et le vice
Trouvent leur récompense et leur châtiment;
Quelquefois le ciel semble les oublier;
C'est que l'heure n'est pas encore venue.

Tchou-youan ordonna à l'exécuteur de mettre dans des boîtes exactement fermées les têtes des brigands, et les plaça dans la chapelle appelée Tching-hoang, au bas de la tablette de Tsawou et de celle de sa famille. Ensuite il offrit un sacrifice, et choisit les bonzes

les plus renommés par leur vertu, pour réciter, pendant sept jours, l'office des morts.

Après avoir fait toutes les cérémonies funéraires, il envoya chez lui un de ses serviteurs avec une lettre, pour informer Souï-houng des pieux devoirs qu'il avait rendus à sa famille. Souï-houng, voyant que Tsawou avait un héritier, que les brigands avaient reçu leur châtiment, et que leur sang avait été offert en sacrifice à toute sa famille, éleva les mains au ciel, et lui rendit mille actions de grâces.

Cette même nuit, Souï-houng se baigna, mit de nouveaux vêtemens, écrivit à son époux pour lui témoigner sa gratitude, et alla rendre visite à madame Tchou-youan, pour la remercier de ses bontés. Ensuite elle rentra dans sa chambre, ferma la porte sur elle, et se donna la mort.

Madame Tchou-youan, ayant appris la mort de Souï-houng, en fut vivement affligée et lui donna de continuels regrets. Après lui avoir fait de pompeuses funérailles, elle cacheta la lettre qui contenait ses derniers sentimens, et l'envoya à son époux. Celui-ci la lut et pleura amèrement; dans l'excès de sa douleur, il perdit presque l'usage de ses sens et de sa raison. Ce chagrin profond se changea en maladie; pendant plusieurs jours il s'enferma chez lui et ne vaqua point à ses fonctions.

Les magistrats et les officiers civils qui lui étaient soumis vinrent le voir, et lui offrir des consolations.

Tchou-youan racontait, en pleurant, le motif de son affliction. Les assistans ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes; ils exaltaient la chasteté et la piété filiale de Souï-houng, la mettant

au-dessus des héroïnes de l'antiquité et des temps modernes.

Quelque temps après, Tchou-youan, ayant rempli les fonctions dont il avait été revêtu, s'en revint à la capitale, et fut ensuite élevé à la dignité de gouverneur général d'une province.

Le fils de Souï-houng était surnommé Tchou-meou. Quoique fort jeune, il se présenta aux examens et obtint ses degrés littéraires. Ensuite, il adressa à l'empereur une requête, dans laquelle il exposa les malheurs de Souï-houng sa mère, et demanda la faveur d'avoir chez lui la tablette de sa famille.

L'empereur accorda sa demande, et fit élever un arc de triomphe pour perpétuer le souvenir de ce modèle de chasteté et de piété filiale.

Ce monument subsiste encore aujourd'hui. Sur la façade on lit les vers suivans :

Venger une injure et laver un affront, c'est le fait d'un homme courageux :

Qui eût cru qu'une femme timide fût douée de cette mâle intrépidité?

LES TENDRES ÉPOUX.

LES TENDRES ÉPOUX.

CHAPITRE Ier.

Ceux qui ne sont pas mariés ne doivent pas rechercher le mariage avec trop de sollicitude.
Tous les mariages sont décrétés par le ciel.
Il est donc inutile de murmurer.
Soyons calmes quand même les vagues furieuses s'élèveraient jusqu'au ciel.
Il y a un chemin du milieu; suivez-le, et votre barque glissera doucement en avant.

On dit que sous le règne de Tching-ti, dans la principale rue de Kouan-chan, dans la province de Sou-tcheou-fou,

demeurait une famille nommée Tun et dont le surnom était Soung ; il paraît aussi qu'ils étaient issus de personnes qui avaient rempli des charges dans le gouvernement. Le mari et la femme ne faisaient aucun commerce, mais vivaient du revenu des terres que leurs ancêtres leur avaient laissées, et qui, étant affermées, suffisaient à leur existence. Ils avaient tous les deux plus de quarante ans et n'avaient point de fils ni de fille. Soung-tun dit un jour à sa femme : « Il y a un vieil adage qui nous enseigne qu'on doit élever des enfans pour en être soigné dans sa vieillesse, et amasser des provisions pour le temps de famine : vous et moi avons maintenant passé quarante ans et nous sommes encore sans enfans. Dans un clin-d'œil nos cheveux seront gris ; sur qui pourrons-nous compter pour nous soutenir, lorsque nous serons devenus vieux et

infirmes? » Tandis qu'il parlait ainsi, les larmes tombaient involontairement le long de ses joues.

Sa femme Lieou-chi répliqua : « La famille est riche des vertus de ses ancêtres, et n'a pas acquis de biens par des moyens injustes. Vous êtes leur unique descendant, et le ciel qui est juste ne laissera certainement pas finir la ligne directe de votre famille en vous privant d'héritier; car ceux qui souhaitent des enfans en ont tôt ou tard. »

« Mais eussions-nous un enfant, si ce n'était pas à l'époque que nous pouvons désirer, à peine aurait-il atteint l'âge d'homme, que déjà nous ne serions plus, et tous nos soins et nos inquiétudes ne nous auraient servi de rien, mais seraient, au contraire, un sujet de chagrins et de tourmens. Soung-tun, secouant la tête, convint de la vérité de ces observations; mais avant

qu'il eût essuyé ses larmes, il entendit quelqu'un dans la salle, qui appelait et demandait si Iu-foung était chez lui.

Il faut savoir que contre l'usage ancien, les pauvres comme les riches ont maintenant un double surnom; ainsi quand on demandait Iu-foung, on nommait Soung-tun par son autre surnom. Soung-tun écouta, et entendant appeler une seconde fois, il reconnut la voix de Lieou-chun-tsiouan.

Le surnom de Lieou-chun-tsiouan, était yeou-tsai; ses ancêtres possédaient un grand vaisseau avec lequel ils transportaient des marchandises d'une province à l'autre, et par ce moyen, ils avaient acquis une fortune considérable qu'ils avaient mise tout entière sur leur vaisseau, de sorte qu'il devait valoir plusieurs centaines de pièces d'or. Il était construit entièrement en bois de cèdre, et ils s'en servaient pour tra-

fiquer sur les côtes de la province, de Kiang-nan où il se fait un commerce considérable.

Lieou-chun-tsiouan était l'ami le plus intime de Soung-tun; aussitôt que celui-ci reconnut sa voix, il se hâta d'aller dans la salle. Ils ne firent pas de cérémonie formelle en s'abordant; mais ils élevèrent simplement leurs mains devant leur poitrine et s'assirent vis-à-vis l'un de l'autre pour prendre le thé ensemble.

Soung-Tun demanda à Chun-Tsiouan comment il se faisait qu'il fût libre ce jour-là. Lieou-chun-tsiouan répondit qu'il était venu exprès pour emprunter quelque chose à Iu-foung: Que peut-il manquer sur votre riche vaisseau, lui dit Soung-tun en souriant, pour que vous veniez le chercher sous mon humble toit? Lieou-chun-tsiouan répliqua: Si je viens vous déranger pour un objet, c'est

que vous en avez plus d'un; c'est pourquoi je me hasarde à vous demander cette faveur. Si, véritablement, je l'ai en ma possession, lui dit Soung-tun, sans contredit elle vous sera accordée. Lieou-chun-tsiouan se mit alors, sans aucune hésitation, à lui désigner ce qu'il voulait; or cet objet....

« Lorsqu'on le porte sur le dos, ce n'est pas pour porter le message impérial; si on le porte par-devant, ce n'est pas pour soutenir la poitrine; mais il est d'une belle étoffe jaune, et quand on l'offre, c'est avec des mains pures. Il contient les offrandes mystérieuses qui accompagnent les actions de grace, et on le présente avec respect lorsqu'on adore les dieux; à force de paraître dans les vieux temples, il est sali par la fumée de l'encens qui s'y brûle. »

Il paraît que comme il y avait un empêchement à ce que Soung-Tun et sa

femme eussent des enfans, ils brûlaient de l'encens et faisaient des prières en divers endroits, pour avoir un fils. Ils avaient fait un pou-fou (ou serviette) jaune, et un pou-taï (ou sac) de la même couleur, pour contenir *le cheval de Fo*, ainsi que d'autres offrandes dorées. Après qu'on avait brûlé l'encens, ces objets étaient suspendus dans le temple de famille consacré au dieu Fo. Ils observaient toutes ces cérémonies avec une grande dévotion.

Lieou-yeou-tsaï avait cinq ans de plus que Soung-Tun, étant âgé de quarante-six ans, et sa femme Lieou-Chi n'avait pas non plus d'enfans. Ils avaient entendu dire qu'un marchand de sel de Fetcheou, désirant avoir un fils, avait rebâti le temple des Dames de Tchin-tcheou, qui est hors de la porte de la ville de Sou-tcheou-fon, et qu'il y allait continuellement beau-

coup de monde pour offrir de l'encens qui brûlait toujours en grande abondance.

Lieou-yeou-tsaï, se trouvant libre, pensa que c'était une occasion favorable, et demanda que la barque s'arrêtât au pont, parce qu'il voulait entrer dans le temple pour y présenter de l'encens; mais comme il n'avait pas encore préparé le pou-fou ni le pou-taï, il était venu tout exprès pour les emprunter de Soung-tun. Quand il eut exposé le motif de sa visite, Soung-tun resta quelque temps sans lui faire de réponse. Lieou-yeou-tsaï lui dit alors: Êtes-vous d'un caractère si égoïste? Si l'un ou l'autre de ces objets venait à être gâté avant que je vous le rende, je vous en donnerai deux pour un. Qu'y a-t-il besoin de cela, répliqua Soung-tun, la chose n'est qu'une bagatelle, et puisque les dieux du temple des Dames

manifestent leur puissance, je désire y aller aussi ; mais je ne sais à quelle heure le bateau doit partir. Lieou-yeou-tsaï lui répondit qu'il devait partir à l'instant. Soung-tun dit alors : Il y a déjà une paire de pou-fou et de pou-taï enveloppée ; nous en avons encore une autre paire, cela sera suffisant pour tous les deux. C'est très-bien ainsi, dit Lieou-yeou-tsaï.

Soung-tun vint dire à sa femme qu'il allait à la ville pour offrir de l'encens, ce qui la réjouit beaucoup. Il alla ensuite dans le temple de Fo, pour prendre les deux paires de pou-fou et de pou-taï ; il en prêta un à Lieou-yeou-tsaï et garda l'autre pour son propre usage. J'irai le premier, lui dit Lieou-yeou-tsaï, je vous attendrai, dépêchez-vous de venir après moi : le bateau est à la petite arche de l'ouest du pont des Quatre Chevaux, et, pour éviter tout

retard, si vous voulez prendre votre part d'un peu de riz de ménage sur le vaisseau, il ne sera pas nécessaire que vous en apportiez. Soung-tun accepte, et se hâte de préparer quelques cierges, des bâtons d'encens, du papier découpé en forme de chevaux (1), ainsi que d'autres offrandes en papier, et les enveloppa soi-

(1) On n'est pas sûr de l'époque où on commença à faire usage en Chine d'offrandes en papier; mais c'est probablement peu après l'horrible action de Chihoangi (environ 150 ans avant Jésus-Christ), qui ordonna qu'on tuât ses femmes et ses domestiques et qu'on les enterrât avec lui, pour le servir dans l'existence à venir. Maintenant toutes les fois qu'on adore les dieux ou les esprits des morts, on fait constamment usage d'offrandes de plusieurs espèces, qui sont ordinairement accompagnées de divers objets, comme viande, volaille, riz, etc., etc. Il est d'usage aux funérailles de brûler du papier représentant des hommes, des femmes, des maisons, des bateaux et des matelots, des coffres, des habillemens et autres choses semblables. L'offrande d'un cheval de papier semble être prise des temples de Kouan-Fou-Tseu, le dieu Mars des Chinois, où l'on voit toujours l'image d'un écuyer avec son cheval tout prêt, et qui,

gneusement; il mit aussi un long vêtement de soie blanche et se rendit de suite à la petite arche de l'ouest. Le vent étant favorable, ils mirent à la voile et en moins d'une journée ils firent plus de soixante-dix lis (1), de sorte qu'ils arrivèrent dans la soirée sans éprouver de fatigue. Quand il fut nuit, ils allèrent au pont avec le vaisseau, pour l'y mettre à l'ancre. Auprès de ce pont, un nombre immense de vaisseaux marchands de tous les pays forme une ligne qui s'étend à perte de vue. Il y a une ancienne ode qui fait allusion à cela; la voici :

Quand la lune se baigne et que les nuages sont
chargés de gelée; les oiseaux gazouillent;
Qu'il est agréable, en se penchant, de voir depuis
le pont les feux odorans des pêcheurs (*),

à ce qu'on croit, reçoit toutes les pétitions et s'empresse de les remettre à la divinité.

(1) Il faut environ dix lis et demi pour faire une lieue de France.

(*) Les bâtons d'encens qui brûlent au front des bâtimens.

Sur la montagne glacée qui est hors de la ville de Kou-sou, est le temple solitaire :
Pendant la moitié de la nuit le son de la cloche visite le bateau de l'étranger.

Ils se levèrent le lendemain matin avant qu'il fît jour, et après avoir fait leur toilette à bord, ils prirent ensemble un peu de riz; ensuite ils se lavèrent les mains et la bouche et prirent chacun leur pou fou, où ils mirent le papier doré destiné aux offrandes. Ils placèrent le cheval de papier avec les prières dans le pou-taï jaune, et les suspendirent à leur cou. Ils quittèrent ensuite le vaisseau et s'avancèrent d'un pas lent, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au temple des Dames à Tchin-Tcheou, au moment où le jour commençait à poindre; mais quoique les portes extérieures du temple fussent ouvertes, celles qui conduisaient à l'autel étaient fermées; ils se promenèrent sous les portiques

pour examiner le bâtiment qui était élégant et vraiment beau à voir. Comme ils étaient là à attendre, ils entendirent une porte s'ouvrir, et le prêtre vint les engager à entrer dans le temple. Il était alors de bonne heure; ceux qui journellement brûlaient de l'encens n'étaient pas encore arrivés, et le chandelier était vide. Le prêtre prit donc une lampe et alluma une chandelle. Les deux amis lui remirent les pétitions pour les mettre en présence du dieu; quand ils eurent offert de l'encens et fini leur prière, ils donnèrent une petite somme au prêtre, et après avoir brûlé les offrandes de papier, ils quittèrent le temple.

Lieou-iu-tsaï pria Soung-tun de l'accompagner jusqu'au vaisseau, mais celui-ci s'y refusa. Lieou-tsaï prit alors le pou-fou et le pou-taï, et les rendit à

Soung-tun ; ils se remercièrent réciproquement et se séparèrent.

Lieou-iu-tsaï s'en alla tout seul au pont ; il appela son bateau et s'en retourna. Soung-tun, s'apercevant au jour qu'il était encore de bonne heure, eut envie d'aller à Leou-Men, et d'y prendre nn bateau pour retourner chez lui ; mais comme il s'en allait, il entendit des gémissemens qui partaient du bas de la muraille, et en approchant il découvrit, sous un toit de chaume adossé le long du temple, un vieux prêtre infirme, qui attendait, étant couché, son dernier instant. Si on l'appelait, il n'entendait pas ; si on l'interrogeait, il était incapable de répondre ; Soung-tun ne put supporter ce spectacle.

Un desservant du temple s'avança vers lui, et lui dit : « Étranger, si vous avez le desir de faire un acte de bienfaisance, vous n'avez qu'à jeter les

yeux sur ce vieillard. » Quel acte de bienfaisance puis-je faire, lui demanda Soung-tun ? Ce prêtre, lui répondit le desservant, est du Chen-si, et il a soixante-dix-huit ans ; il déclare qu'il n'a jamais fait usage de choses défendues (1), et qu'il a répété tous les jours le king kang, king, ou livre de prières. Il y a trois ans qu'il a fait une pétition pour rebâtir son temple ; mais il n'a pu se procurer de souscriptions ; il a donc bâti cette chaumière où il demeure,

(1) Il n'est pas permis aux prêtres de Fo ou Boudha de manger de la viande, ni du poisson, ni même des légumes du genre des oignons. Ils ne mettent que des légumes avec leur riz et leurs pois : on regarde les oignons et les poireaux comme impurs à cause de leur saveur forte ; ils ne font usage ni de beurre, ni d'huile de poisson, pour accommoder leurs alimens, mais seulement d'huile extraite de graines. Ils regardent comme un grand crime d'ôter la vie à aucun animal, et c'est pour cela qu'ils s'abstiennent de toute nourriture animale.

et il répète constamment les formules des prières (1); il y a une auberge dans le voisinage, et tous les jours, vers midi, il prend quelque chose, mais après cette heure il ne mange rien. Quelques personnes, par compassion, lui ont donné un peu de monnaie pour acheter du riz; mais il a tout dépensé à l'auberge, et maintenant il ne lui reste pas une obole; il y a environ quinze jours qu'il est tombé malade, et depuis ce temps il ne mange ni ne boit plus. Il pouvait encore parler il y a deux jours, et nous lui avons demandé comment il était devenu si infirme et pourquoi il n'était pas parti plus tôt. Il nous a répondu

(1) Les formules de prières auxquelles on fait allusion ici et que les prêtres de Fo récitent dans leurs temples, le premier, le septième, le quatorzième et le vingt-huitième jour de chaque lune, sont pour la plupart des litanies ou des invocations prises dans la religion des Hindous, et sont tout-à-fait inintelligibles, même pour les prêtres.

que son heure n'était pas encore venue, et nous a prié d'attendre encore deux jours. Ce matin, de bonne heure, il a essayé de parler, mais cela ne lui a pas été possible, et à chaque instant nous pensons qu'il va expirer. Étranger, si vous prenez de lui quelque compassion, vous lui acheterez un cercueil ordinaire dans lequel on puisse le brûler (1); vous ferez ainsi un acte de charité. Comme il a dit que son heure n'était pas encore

La tolérance qu'on accorde à la Chine à une religion aussi absurde que celle de Fo ou Boudha, montre assez l'état d'ignorance où était plongé le siècle où elle s'est introduite et le défaut d'un meilleur système de religion. Les sentimens de piété filiale qu'on inculque de bonne heure aux Chinois et la ferme confiance qu'ils ont dans les décrets du ciel, sont un bienfait inappréciable pour la Chine. Ce sont ces doctrines qui ont donné aux moralistes les moyens de répandre tant d'excellens principes, et qui sont, généralement parlant, la source de tout ce qu'il y a de bon et d'excellent en eux.

(1) C'est une coutume chez les Chinois qu'aussitôt après la mort d'un prêtre de Fo, on l'asseoit avec les

arrivée, il est probable; monsieur, qu'elle dépend de vous. Soung-tun, après quelques réflexions, se dit : « Je suis venu aujourd'hui pour demander un fils; si je remplis cet acte de charité avant de retourner chez moi, le dieu du ciel le saura. » Il demanda s'il y avait un marchand de cercueils dans le voisinage; le desservant lui dit: Si vous voulez aller jusqu'au bout de cette ruelle, vous trouverez la maison de Tchin-san. Je vous prierai de m'accompagner, lui dit alors Soung-tun, afin de me montrer l'endroit; le desservant le conduisit à la maison de Tchin-san, qui était occupé dans ce moment à scier

jambes croisées et les mains levées en avant. Alors quelques-uns de leur confrérie l'accompagnent jusqu'à un endroit convenable où on le brûle. Au célèbre temple de Haï-Nan, à Canton, on a élevé un endroit dans le Jardin pour brûler les prêtres; après qu'on les a brûlés, on recueille leurs cendres, qu'on met dans un vase pour les enterrer.

du bois dans sa boutique; il lui dit : « M. (1) Tchin-san, je vous ai amené un chaland. » Celui-ci, s'adressant à Soung-tun, lui dit : « Monsieur, si vous désirez voir des cercueils, j'en ai de la première qualité qui viennent de Wou-kouen, et il y en a là dedans qui sont en magasin; mais, si vous en voulez de tout montés, entrez et choisissez vous-même. » Soung-tun répondit qu'il en voulait de tout prêts. « Voici les meilleurs, lui dit M. Tchin-san, en lui en montrant plusieurs, ils coûtent trois taëls. » Soung-tun ne pouvait néanmoins en donner ce prix. « Ce monsieur, dit le desservant au marchand, est venu pour acheter un cercueil, et comme c'est un acte de

(1) Cette manière d'ajouter *Monsieur* aux noms chinois déplaira sans doute à beaucoup de lecteurs; on doit cependant leur faire remarquer que le traducteur n'en met que lorsqu'il y a dans le texte des titres d'honneur correspondans.

charité, il faut que vous y contribuiez en n'exigeant pas un prix trop élevé. Puisque c'est un acte de charité, répondit M. Tchin-san, j'en demanderai moins, et je le laisserai pour un taël et six mas, qui est le prix coûtant, mais vous ne l'aurez point à une obole de moins.» Soung-tun convint que le prix était très-raisonnable, et, tout en réfléchissant, il ouvrit le coin de son mouchoir, et en tira un morceau d'argent pesant environ cinq ou six mas(1). Il ne lui était resté, après qu'il eut brûlé l'encens le matin, qu'une centaine de caches, de sorte que les deux sommes réunies ne faisaient pas encore la moitié de la valeur du cercueil. «Je sais ce que je vais faire, se dit Soung-tun en lui-même. Le bateau de Lieon-chun-tsio est au pont qui n'est pas loin d'ici», et s'adressant à M. Tchin-san, il lui dit: «Je suis convenu

(1) Environ 13 liv.

avec vous du prix du cercueil; je ne ferai qu'aller chez un ami pour emprunter une petite somme, et je reviens à l'instant. C'est bien, monsieur, je compte sur votre parole, lui répondit M. Tchin-san. » Mais le desservant fut mécontent, et lui dit tout en colère: Où donc est votre compassion, monsieur; faites-vous le projet de vous sauver? Aussitôt que vous vous êtes aperçu que vous n'aviez pas d'argent sur vous, vous auriez dû le dire; voyez tout ce monde dans la rue! Tous regrettent le prêtre qu'ils entendaient il y a quinze jours encore réciter la formule des prières; mais hélas! il n'est plus maintenant! ainsi, avec trois pouces d'haleine (1), un homme exécute mille projets. En est-il privé un

(1) On fait allusion à la longueur de la trachée artère, qui, pendant la vie, est continuellement employée à l'inspiration et à l'expiration.

jour, la nature entière cesse d'exister pour lui. « N'entendez-vous pas ce qu'ils disent, monsieur, continua le desservant? Le vieux prêtre est mort et il est maintenant loin de sa demeure terrestre ; mais il vous attend pour le faire enterrer. » Soung-tun, sans répondre, avait l'esprit très-agité et se dit à lui-même: « Puisque je suis convenu du prix du cercueil, j'irai jusqu'au pont, et s'il n'est pas à bord, je m'asseyerai en attendant son retour; mais il y a un proverbe qui dit: Quand un marchand trouve un bon prix de sa marchandise, il ne choisit pas son chaland; si, par conséquent, quelqu'un venait à lui offrir un peu plus que moi, il lui donnera le cercueil et je manquerai à la promesse que j'ai faite au prêtre, hélas! » Soung-tun prit encore une fois l'argent qu'il avait sur lui, consistant en un seul morceau, et, en le

pesant, il fit une exclamation de surprise, car il se trouva que c'était une masse d'argent fin, qui, quoique petite en apparence, pesait plus de sept mas; il le donna à M. Tchin-san, et, ayant ôté son beau vêtement de soie blanche, il le lui remit aussi, en lui disant : « J'évalue cet habillement à plus d'un taël; si vous ne vous souciez pas de le garder à ce prix, je vous le laisserai en gage; mais si, d'ici à ce que je vienne le chercher, il a été porté, vous me ferez une déduction. — Je suis un honnête homme, répondit M. Tchin, ainsi ne vous tourmentez pas. » Il prit toutefois l'habit et l'argent. Soung-tun ôta ensuite une épingle d'argent qui rattachait ses cheveux, qui pouvait valoir environ deux mas, et la donna au desservant, en le priant de la faire changer contre de la monnaie de cuivre, afin de payer les dépenses de l'enterrement. Ceux qui

étaient dans la boutique à regarder, dirent entre eux : « Que c'est malheureux! ce seigneur bienfaisant a réussi à exécuter le plus difficile de l'affaire et le plus facile reste encore à achever : nous qui sommes les habitans de cet endroit, nous devrions donc contribuer un peu à l'aider : » chacun donna alors quelque chose et s'en alla ensuite.

Soung-tun sortit et retourna à la hutte pour regarder encore une fois le vieux prêtre, qui, hélas! avait cessé de vivre. Ses larmes coulèrent avec abondance, comme si c'eût été pour la perte d'un de ses proches parens. Son ame semblait abattue; il éprouva plus de trouble qu'il n'aurait cru devoir en sentir, et il ne put supporter la vue du cadavre. Lorsqu'il eut cessé de pleurer, il retourna à Leou-men; mais la barque étant partie, il demanda un bateau pour le reconduire chez lui le même jour.

Quand sa femme le vit revenir le soir, sans sa robe de dessus et le visage tout défait, elle s'écria : « Vous venez de vous battre avec quelqu'un, entrez bien vite, afin que je sache les détails : — Cela ne vaut pas la peine d'être raconté, lui dit Soung-tun en secouant la tête, et il alla directement au temple de Fo pour y suspendre les deux paires de pou-fou et de pou-taï : il adora la divinité en frappant la terre de son front, et il retourna ensuite dans sa chambre où il s'assit pour prendre du thé ; quand il eut fini, il se mit à entretenir sa femme du vieux prêtre et lui raconta tout ce qui s'était passé. « Vous avez agi comme vous le deviez dans cette affaire, lui dit-elle, ainsi vous n'avez aucun sujet de vous tourmenter. » Soung-tun approuva ce discours sensé de sa femme, et, bannissant leurs craintes, tous deux passèrent la soirée à se divertir.

Le mari et la femme se mirent au lit ensemble et dormirent jusqu'à cinq heures du matin. Soung-tun rêva qu'il voyait entrer dans sa chambre le vieux prêtre, qui, le saluant et le remerciant, lui dit : « Mon bienfaiteur, jusqu'ici vous avez vécu sans enfans, et cette année devait être la dernière de votre vie; mais comme votre cœur s'est montré compatissant et vertueux, le Chang-ti (la divinité) a décrété qu'il serait ajouté à votre existence la moitié d'un âge d'homme. Je demande aussi à mon bienfaiteur de devenir son fils, afin de le récompenser de la bonté dont il a usé envers moi, en me procurant un cercueil. »

Lieou-chi eut aussi un songe dans lequel elle vit l'image d'or du dieu Lou-han entrer dans sa chambre; elle s'éveilla en faisant un cri qui effraya son mari. Ils se communiquèrent leur rêve où la

vérité et le mensonge se trouvaient également.

Ainsi :

> Plantez le pepin d'un melon et vous obtiendrez un melon.
> Semez la graine d'un pois et vous aurez un pois.
> L'homme qui suit avec soin les inspirations de son cœur bienfaisant
> Travaille pour lui-même en agissant d'après ses sentimens.

Lieou-chi devint enceinte à cette époque et eut un fils à l'expiration des dix mois lunaires. Elle lui donna le surnom de Kin, à cause du songe dans lequel elle avait vu le corps *d'or* du dieu Lou-han, et il fut appelé Soung-kin. Il est inutile de dire combien de joie cet événement causa à Soung et à sa femme.

Environ à la même époque, Lieou-iu-tsaï eut une fille qu'on nomma Yi-tchouân. Lorsque les deux jeunes gens furent devenus grands, on fit des pro-

positions pour les marier ensemble; Lieou-iu-tsaï y consentit avec joie, car c'était le vœu de son cœur; mais Soung-tun y fit quelques objections, parce que Lieou-iu-tsaï descendait de parens qui habitaient les bateaux et qu'il n'était pas d'une famille ancienne. Quoiqu'il ne voulût pas le dire, c'était, à ses yeux, un obstacle insurmontable.

Soung-kin (1) n'avait que six ans, lorsque son père tomba malade malheureusement, et mourut au grand détriment de sa famille. Il y a un vieux proverbe qui dit : *La prospérité d'une famille tient uniquement à l'existence du chef; et les efforts réunis de dix femmes ne sont pas à comparer à ceux d'un seul homme.*

Après la mort de Soung-tun, Lieou-chi prit la direction des affaires de la famille, jusqu'à l'époque où il survint

(1) Kin signifie *or;* ainsi il est appelé l'enfant d'or ou l'être précieux.

une grande disette; les gens du village haïssaient la veuve et l'orphelin aussi bien que ses domestiques; et Lieou-chi, s'apercevant que son revenu était incertain, se défit de ses maisons et de ses terres à mesure que l'occasion se présentait, et loua une maison pour y demeurer. Dans le premier moment, elle avait feint d'être pauvre; mais dix ans s'écoulèrent à peine, qu'elle le devint en effet. Ayant vécu des débris de sa fortune, elle tomba malade: elle mourut peu de temps après, et on l'enterra.

Soung-kin, devenu orphelin et sans secours, fut chassé de la maison par le propriétaire, n'ayant pas un seul endroit pour se réfugier. Il avait, heureusement pour lui, appris à écrire et à compter dès son enfance; car le hasard voulut qu'il se trouvât dans sa ville natale un homme de lettres, du rang des kiu-jin, nommé M. Fan, qui venait

d'être nommé Tchi-hian de Sou-tchiou-fou dans le Tche-Kiang, et qui cherchait une personne sachant bien écrire et compter. Quelqu'un en informa Soung-kin; il se présenta chez M. Fan, qui donna ordre qu'on le fît entrer. Il fut très-content de trouver Soung-kin jeune et d'un extérieur agréable, et il lui fit une foule de questions, surtout pour savoir s'il connaissait bien les formes régulières et cursives de l'écriture, et l'arithmétique simple et composée.

Soung-kin entra ce jour même dans sa place, et reçut un habillement neuf complet. Il mangeait à la même table que son maître qui le traitait avec la plus grande bonté. Le jour heureux qu'on attendait pour s'embarquer étant enfin arrivé, Soung-kin monta sur un vaisseau du gouvernement avec M. Fan, le Tchi-hian, qui se rendait à sa destination.

Ainsi :

Le son du bassin d'airain encourage le matelot à ramer (1)
Quand un vent léger enfle la voile.

Quoique Soung-kin fût pauvre, il était issu d'une famille respectable, et maintenant qu'il se voyait secrétaire de M. Fan, il se serait avili en faisant société avec les domestiques, comme les rayons du soleil qui se mêlent aux particules de poussière; mais il encourut par-là leur ressentiment. Les domestiques l'avaient dédaigné à cause de sa jeunesse; mais cette conduite les aigrit encore davantage contre lui.

(1) C'est une coutume dominante parmi les matelots chinois d'invoquer les dieux des vents et de la mer au lever et au coucher du soleil, en battant du gou et en brûlant des offrandes de papier. La même coutume a lieu lorsqu'on met à la voile ou qu'on arrive dans le port. Il en est de même quand on passe devant un temple situé sur le bord de la rive, ou près de quelque rocher célèbre.

De Kouan-Chan, le cortége continua sa route par eau jusqu'à Kangtcheou ; et de là, il voyagea par terre. Ce fut en cet endroit que les domestiques se concertèrent pour porter leurs plaintes à leur maître contre Soung ; ce qu'ils firent en ces termes : « Ce jeune homme, lui dirent-ils, qui est chez vous en qualité de secrétaire et pour vous servir, devrait être soigneux et soumis ; mais il ne sait nullement remplir ses devoirs. Vos bontés pour lui, monsieur, ont été portées à l'excès ; vous lui permettez de s'asseoir et de manger avec vous, ce qui peut être toléré quand on est à bord ; mais maintenant que vous allez voyager par terre et arriver dans des auberges, il serait convenable, monsieur, que vous exigeassiez de lui du respect. Nous nous sommes consultés ensemble, et nous pensons qu'il faudrait qu'il signât un engagement

avec son signalement, afin qu'il ne puisse pas se permettre la moindre négligence ou le plus petit oubli dans son emploi. »

M. Fan le kiu-jin était d'un caractère doux et facile, et s'en rapportant à ce que ses domestiques venaient de lui dire, il fit appeler Soung-kin dans son cabinet, pour le prier de signer l'engagement avec son signalement ; mais celui-ci s'y refusa quoiqu'on l'en sollicitât à plusieurs reprises, ce qui mit M. Fan si fort en colère, qu'il ordonna à ses domestiques de dépouiller Soung de ses habillemens, et de le chasser du vaisseau. Ceux-ci s'en emparèrent à l'instant et le jetèrent sur le rivage, après lui avoir arraché tous ses vêtemens, à l'exception d'un seul. Plus d'une heure s'était écoulée avant que Soung-kin se remît de sa frayeur, lorsque le premier objet qui frappa sa vue fut le palanquin

et les chevaux qui attendaient M. Fan le kiu-jin, pour continuer son voyage; il se retint de pleurer et tourna le dos pour s'en aller. Comme il n'avait sur lui aucun objet de valeur, et qu'il sentait une faim très-vive, il ne put mieux faire que d'imiter deux anciens sages:

Wou-siang, quand il était pauvre et dans la détresse à Wou-men, allait de porte en porte en jouant du chalumeau.

Han-yu, jeune et affamé, ne refusa pas le secours d'une batelière (1).

Soung-kin restait, pendant le jour,

(1) On raconte que Han-Yu était d'une naissance commune, et que dans sa jeunesse il aimait beaucoup à porter une épée au côté. Un jour qu'il était à la pêche hors de la ville, une femme qui demeurait sur l'eau lui offrit du riz à manger. « Il faudra, lui dit Han-Yu, en le prenant, qu'un jour ou l'autre je vous récompense généreusement de votre bonté. Je vous le donne par compassion, mon prince, lui répliqua la femme d'un ton un peu ironique, ainsi pourquoi m'attendrais-je à une ré-

dans les rues, à mendier; mais, à la nuit, il se retirait dans un vieux temple. Il conservait cependant une sorte de supériorité dans sa situation; étant d'une famille respectable, quoiqu'il fût dans la plus grande misère, il gardait encore les trois quarts de leur souffle et de leurs os; et il ne voulut pas faire comme ces mendians des rues, qui n'avaient pas honte de se mettre à genoux et d'employer les expressions les plus serviles; s'il obtenait quelque aumône, il s'en servait, sinon il savait endurer la faim avec patience; quelquefois, il avait de quoi se procurer un repas; d'autres fois, il s'en passait plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que, ne conservant aucune trace de sa gaîté pas-

compense? » Lorsque Han-Yu fut nommé roi de Tsou, il se ressouvint de la bonté de cette femme, et l'ayant envoyé chercher, il lui donna mille pièces d'or pour récompense.

sée, il fut enfin réduit à un extrême état de maigreur et de dépérissement.

Ainsi :

> Les pluies abondantes fanent la fleur qui va s'épanouir,
> Et une gelée blanche suffit pour priver l'herbe de sa verdeur.

L'automne maintenant s'avançait, et les vents du nord amenaient le froid avec rapidité, lorsque tout-à-coup il tomba une pluie abondante. Soung-kin avait épuisé sa légère provision de nourriture, et n'ayant qu'un seul vêtement pour se couvrir, il restait dans le temple appartenant à la nouvelle douane, ne pouvant sortir, malgré les souffrances que lui faisaient éprouver et la faim et le froid, à cause de la pluie qui était tombée sans discontinuer depuis sept heures du matin jusqu'à midi; alors le temps s'éclaircit; Soung-kin prit sa ceinture, et la serrant

autour de ses reins, il sortit du temple; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il rencontra une personne qu'il reconnut au premier coup-d'œil. Lieou-iu-tsaï, dont le surnom était Chun-tsiouan, avait été l'ami le plus intime de son père Soung-tun. Soung-kin n'eut pas assez de résolution pour regarder son père du rivage oriental, et, afin d'éviter d'en être remarqué, il tenait la tête baissée, et continuait son chemin les yeux fixés sur la terre. Mais Lieou-iu-tsaï l'avait déjà reconnu, et s'approchant de lui par derrière, il l'arrêta avec la main, en lui disant : « N'êtes-vous pas le jeune Soung? Comment se fait-il que vous soyez dans cet état? »

Soung-kin, tandis que ses larmes coulaient en abondance, lui répliqua en joignant les mains devant lui : « Mon « vêtement est tel que je n'ose vous « rendre mes devoirs; mais puisque

» vous, mon vénérable oncle, vous » avez la bonté de vous informer de » moi, je vais entrer dans tous les » détails. » Il lui raconta alors la manière inconvenante dont M. Fan le tchi-hian s'était conduit avec lui, et l'informa de toutes les circonstances.

« La compassion, lui dit M. Lieou, est » un sentiment naturel, et tous les » hommes l'éprouvent. Vous allez venir » avec moi sur mon vaisseau; vous tra- » vaillerez, et, en retour de vos peines, » je vous nourrirai et je fournirai à vo- » tre entretien. » Soung-kin, se mettant à genoux, lui répliqua : « Mon véné- » rable oncle, si vous me donnez de » l'occupation, je vous servirai avec » autant de fidélité que si vous étiez » mon père ou ma mère rendu à la vie. »

M. Lieou conduisit alors Soung-kin au bord de l'eau; mais avant de l'amener sur le vaisseau, il alla informer sa femme

de ce qui venait d'arriver. Madame Lieou lui dit que cet arrangement était avantageux pour les deux partis et très-fort à désirer. Alors M. Lieou fit signe à Soung-kin, du vaisseau, pour qu'il vînt à bord, et ôtant un vieil habit qu'il avait sur lui, il le donna à Soung pour s'en revêtir, et le conduisit ensuite dans la cabane pour voir madame Lieou; sa fille Yi-tchouan était à côté d'elle; Soung-kin rendit ses devoirs à toutes les deux et s'en alla immédiatement sur le tillac. M. Lieou dit à sa femme de donner un peu de riz à maître Soung, afin qu'il pût manger; elle lui dit qu'il y en avait, mais qu'il était froid. Yi-tchouan dit aussitôt qu'il y avait du thé chaud dans la bouilloire, et, prenant une tasse, elle la remplit. Madame Lieou alla à la cuisine chercher quelques cornichons dans le buffet et les présenta à Soung-kin, en lui disant:

« Maître Soung, nous qui vivons sur un vaisseau marchand, nous n'avons pas toutes nos aises comme ceux qui habitent leurs maisons; mais si vous pouvez manger un peu, quoique cela ne soit pas aussi bien servi, vous nous ferez plaisir. » Soung-kin l'accepta. M. Lieou, s'apercevant qu'il tombait un peu de brouillard, appela sa fille pour prendre le vieux chapeau qui était derrière la cabine, et le donner à maître Soung pour se couvrir la tête. Mais Yi-tchouan s'étant aperçue, en le prenant, qu'il était déchiré d'un côté, elle tira vite une aiguille et du fil qu'elle avait dans son bonnet pour recoudre la fente; elle le jeta ensuite sur le tillac, en appelant Soung pour lui dire de le prendre et de s'en servir. Soung-kin mit le vieux chapeau sur sa tête, mêla ensuite le thé chaud avec le riz froid et se mit à manger.

Quand il eut fini, M. Lieou lui dit de mettre tout en place et de nettoyer le tillac, parce qu'il allait à terre pour voir quelqu'un et qu'il ne reviendrait que tard. Il ne se passa rien de plus ce soir-là; mais le lendemain quand M. Lieou se leva, il trouva Soung-kin qui était assis à la proue à ne rien faire; il pensa en lui-même que ce n'était pas l'ordinaire aux nouveaux venus de se conduire de la sorte, et il lui dit d'un ton fâché : « Garçon, vous mangez mon riz « et vous portez mes habits, et malgré cela « vous êtes paresseux : allons, allons, « tournez cette corde, travaillez à ce câble « et mettez chaque chose à sa place; pour-« quoi êtes-vous assis à rien faire? » Soung-kin s'empresse de lui répondre. « Quels « que soient les ordres que vous me don-« nerez, je les suivrai et vous obéirai « avec plaisir. »

Alors M. Lieou prit un paquet d'écorce

d'arbre et le donna à Soung, en lui montrant comment il fallait le travailler. Ainsi :

Sous le toit le plus humble, si c'est celui d'un autre,
Comment songer à y entrer sans ployer la tête?

Soung-kin travaillait avec ardeur du matin au soir et n'était jamais oisif.

Comme il s'entendait bien à la tenue des livres, il inscrivait sur le registre du vaisseau toutes les marchandises qui entraient ou qui sortaient, sans jamais commettre aucune erreur; souvent même il arrivait que les gens des autres vaisseaux venaient le chercher lorsqu'ils avaient quelque transaction à faire, en le priant d'apporter avec lui le souan pan pour arranger leurs comptes. Chacun l'aimait, le respectait et disait de lui qu'il était d'un bon caractère et que, malgré sa grande jeunesse, il montrait déjà beaucoup d'intelligence. S'aperce-

vant qu'il savait se rendre utile et qu'il avait beaucoup d'activité, M. et Madame Lieou non-seulement jetèrent sur lui des regards de bienveillance, mais lui fournirent encore de bons vêtemens et une bonne nourriture, et le reconnurent pour leur neveu, en présence des étrangers. Soung-kin fut très-satisfait de leur conduite à son égard, et, se trouvant dans une situation agréable, il reprit bientôt sa mine accoutumée, de sorte que les habitans des bateaux prenaient tous plaisir à le voir.

Le temps avait passé avec la rapidité d'une flèche et plus de deux années s'étaient écoulées sans qu'ils s'en aperçussent, lorsque M. Lieou vint à songer que lui et sa femme avançaient en âge et qu'il lui restait encore à chercher pour sa fille un mari sur lequel elle pût compter pour la vie; maître Soung lui semblait l'homme qu'il fallait, mais

il ne savait pas comment cela s'accorderait avec les idées de sa femme. Le même soir, comme il buvait du vin avec celle-ci et que sa fille Yi-tchouan était à côté d'eux, il la montra à sa femme en lui disant : « Yi-tchouan est maintenant « d'âge à être mariée; mais puisqu'elle « n'a encore personne pour soutien, « qu'y a-t-il à faire? — C'est une affaire im« portante, lui répondit madame Lieou, « et qui, à raison de notre âge avancé, « est d'un grand intérêt pour nous: « pourquoi ne vous en êtes-vous pas « occupé avec plus de soin ? Cela n'est « pas sorti de ma pensée un seul jour, « lui répliqua monsieur Lieou ; mais il est « difficile de trouver quelqu'un qui « nous convienne parfaitement comme « maître Soung qui est sur notre vais« seau, qui sache conduire bien un « commerce et qui soit homme de mé« rite; dans mille, nous ne trouverons

« pas son égal. — Pourquoi donc ne lui
« donnez-vous pas votre fille en mariage,
« lui dit madame Lieou? — Que voulez-
« vous dire, ma-ma, lui demanda M.
« Lieou avec ironie? Il n'a pas de mai-
« son, ni de moyens d'existence; mais
« il dépend absolument des secours
« que nous lui donnons, et ne pos-
« sède pas un seul denier; convien-
« drait-il que nous lui donnassions
« notre fille? — Maître Soung, répli-
« qua madame Lieou, est le fils d'un
« homme qui a occupé un emploi, et en
« outre c'est le fils de votre ami dé-
« funt; de son vivant, il y avait eu des
« propositions pour ce mariage, ainsi
« que vous pouvez vous en souvenir;
« quelque malheureuse que soit sa po-
« sition actuelle, il n'en est pas moins
« un homme habile, sachant parfaite-
« ment compter et tenir les livres : fai-
« tes-le donc entrer pour qu'il devienne

« notre gendre; nous ne ferons pas tort « à notre famille par cette alliance, et « quand nous serons tous deux vieux, « nous aurons quelqu'un pour nous « soutenir. — Est-ce là votre dernier « mot, ma-ma, lui dit M. Lieou? — Madame Liou lui demanda pourquoi il en serait autrement? — «Puisqu'il en est « ainsi, répliqua M. Lieou, c'est bon.»

Il paraît que Lieou-iu-tsaï craignait sa femme; depuis long-temps il avait jeté ses vues sur Soung-kin, mais il avait peur qu'elle ne voulût pas donner son consentement. Il fut donc enchanté de voir qu'elle désirait elle-même cette union et il appela Soung-kin en présence de sa femme pour lui promettre sa fille en mariage.

Au premier moment, Soung refusa cette offre avec modestie; mais quand il fut assuré des bonnes dispositions de M. et madame Lieou et qu'ils ne lui de-

mandaient pas de dépenser un denier, il ne put faire autrement que de se conformer à leur désirs.

M. Lieou alla consulter les astrologues et choisit dans le calendrier un jour heureux pour célébrer la noce. Il retourna ensuite près de sa femme et partit avec son vaisseau pour Kouan-chan. La première chose dont il s'occupa fut de mettre le bonnet de cérémonie à maître Soung (1); il lui fit faire aussi un bel habillement de soie. Tout ce qu'il portait était absolument neuf depuis les pieds jusqu'à la tête, et quand il fut ainsi habillé, il avait très-bonne mine,

(1) La coutume chinoise de mettre ce bonnet répond à la publication des bans et au contrat de mariage que l'on fait en Europe. Cette cérémonie a lieu ordinairement le matin même du jour où l'on fait le mariage. On invite à cette cérémonie les amis et les parens, ainsi qu'une personne respectable pour y présider. On fait asseoir le marié, le président délie ses cheveux pour les rassembler, et tout le temps il fait des ré-

quoiqu'il ne possédât pas les talens extraordinaires de Tsaï-kian (1).

Il surpassait de beaucoup Fan-gan (2) par les agrémens de sa personne.

flexions sur les avantages du mariage et sur les richesses et le grand bonheur qui en résultent. Après avoir fini de lui natter les cheveux, il lui met un bonnet d'un genre particulier qui est fait exprès, et lui présente ses félicitations. Le reste du jour est consacré à se réjouir. On fait une cérémonie semblable à la mariée; ses cheveux, qui auparavant tombaient sur son front, sont relevés alors et attachés derrière sa tête avec des épingles, etc.

(1) Tsaï-kian, fils du célèbre Tsao-tsao, avait un talent extraordinaire pour écrire des thèmes et des essais. Tsiay-ling-hoan, un de ses contemporains, surpassait tous les lettrés de Yang-hia dans ce genre, et il n'y en avait aucun qui fût digne de lui être comparé; mais il était vain et orgueilleux. En parlant des talens parfaits de l'empire, il les évaluait à dix, et disait qu'il en possédait un; que les autres lettrés réunis en avaient un autre, mais que Tsaï-kian en possédait huit à lui seul.

(2) Fan-gan, qui vivait sous la dynastie des Tsin, était regardé comme un très-bel homme et fort aimé des dames. On raconte que lorsqu'il sortait de

Madame Lieou, de son côté, avait préparé tout ce qui était nécessaire pour les vêtemens et les bijoux de sa fille. Le jour heureux étant arrivé, on invita les amis et les parens pour la noce, et il y eut un festin splendide. Soung-kin se rendit à bord dans la soirée, et fut présenté à sa femme (1). Le jour suivant, tous leurs parens et amis vinrent les féliciter sur leur mariage, et on passa trois jours consécutifs dans les fêtes et les réjouissances.

Il est inutile de dire qu'après leur mariage Soung et sa femme vécurent dans la plus tendre union; ils continuèrent à trafiquer avec leur vaisseau, et

Lo-yang, pour s'exercer à tirer de l'arc, les dames avaient coutume de prendre des fruits et d'en jeter dans sa voiture jusqu'à ce qu'elle en fût remplie.

(1) Il est d'usage qu'on conduise la mariée à la maison dans le vaisseau de l'époux, mais ici la coutume est renversée, Soung-kin n'ayant pas de vaisseau à lui pour la recevoir.

leur prospérité semblait croître de jour en jour.

Le temps fuit comme une flèche, et un an et deux mois s'étaient écoulés sans qu'ils s'en aperçussent, lorsque Yi-tchouan lui donna une fille. Le mari et la femme l'aimaient plus qu'un trésor, et chacun d'eux en prenait soin à son tour.

Environ un an après, l'enfant tomba malade de la petite vérole; on fit venir des médecins, mais tout fut inutile, et l'enfant mourut le douzième jour de sa maladie: Soung pleura sa fille chérie jusqu'à ce que ses forces étant épuisées, il tomba en consomption; tantôt il se plaignait du froid et tantôt de la chaleur; il perdit l'appétit; et mangeait moins de jour en jour, tant qu'à la fin il ne lui resta plus de chair sur les os, et qu'il lui fut impossible de s'occuper de la moindre chose.

M. et madame Lieou espérèrent d'abord qu'il se rétablirait; ils avaient consulté les devins à son sujet; mais plus d'une année venait de s'écouler sans qu'il éprouvât du mieux; il semblait même que sa maladie avait augmenté, si bien qu'il ressemblait plutôt à un spectre qu'à un être vivant. Il ne pouvait plus tenir les livres ni faire aucun compte, et rien qu'en le regardant on sentait couler ses larmes, comme si on se fût mis un clou dans l'œil. Il eût été à désirer que la mort le délivrât de ce misérable état; mais il ne devait pas en être ainsi.

Les vieux époux se repentaient sans cesse de lui avoir donné leur fille, et se firent l'un à l'autre tant de reproches, qu'ils finirent par se mettre dans une violente colère. Ils avaient compté sur lui pour leur servir de fils, et les soutenir dans leur vieillesse; mais main-

tenant, à le juger à sa mine, il n'était ni mort ni vivant, mais il ressemblait à un serpent venimeux enroulé autour d'un cadavre qui ne peut s'en débarrasser. « En lui donnant notre charmante fille, nous l'avons privée d'un soutien pour l'avenir, et nous avons mal agi. Il faut que nous trouvions quelque expédient pour nous délivrer de cet embarras ; nous pourrons alors marier notre fille à quelque beau jeune homme, et nous aurons encore une fois l'esprit en repos. »

Après s'être consultés long-temps, ils arrêtèrent enfin un plan ; mais ils le cachèrent avec soin à leur fille, et se contentèrent de lui dire qu'ils avaient quelques affaires au nord du Kiang, et qu'ils y allaient avec leur vaisseau. Comme ils avançaient du côté de Wou-ki, dans le Si-tcheou, ils arrivèrent à un endroit inhabité, où ils virent une

montagne isolée, et où tout avait un aspect solitaire. Dans le lointain, on entendait le bruit d'une chute d'eau, mais on ne pouvait découvrir aucun vestige d'homme, soit sur le sable, soit sur le rivage.

Le vent étant un peu contraire ce jour-là, M. Lieou, pour exécuter son projet, prit le gouvernail, et dirigeant le vaisseau dans une direction opposée, il le fit donner sur le sable. Il appela alors Soung-kin pour le dégager; mais celui-ci n'en put venir à bout. M. Lieou se mit à l'injurier en lui disant : Misérable exténué, puisque vous n'avez pas assez de force pour vous rendre utile à bord, descendez sur le rivage pour couper du bois de chauffage, et apportez-le, afin que nous ne soyions pas obligés d'en acheter à la ville. »

Soung-kin, quoique très-effrayé, prit le crochet, serra sa ceinture autour

de lui, et descendant à terre s'avança dans la partie la plus épaisse du bois ; mais quoiqu'il y eût des arbres en abondance, il aurait fallu de la force pour les abattre ; Soung se contenta donc de cueillir quelques branches desséchées et de couper quelques broussailles ; ensuite il arracha un rotin pour lier ce qu'il avait rassemblé, et il en fit deux gros tas ; mais n'ayant pas même assez de forces pour les porter, il lui vint à l'idée d'arracher encore un rotin et de mettre les deux tas en un, en laissant passer un bout du lien avec lequel il pût le traîner de la même manière que le pâtre conduit une vache. Après avoir marché quelque temps, il se ressouvint qu'il avait laissé le crochet par terre ; il retourna donc sur ses pas, et l'ayant retrouvé, il l'enfonça dans son fagot, qu'il traîna ensuite lentement vers le rivage, à l'endroit où le vaisseau avait

été à l'ancre ; mais il ne put le retrouver, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait que le rivage et la rivière. Soung-kin erra le long de l'eau pour découvrir le vaisseau ; mais il ne put en apercevoir ni l'ombre ni la moindre trace. Tandis qu'il cherchait ainsi, il vit le soleil qui se couchait à l'occident, et conclut alors que son beau-père l'avait abandonné.

Dans un tel embarras, que pouvait-il faire? Il n'y a pas de chemin pour monter au ciel, ni de porte par laquelle on puisse entrer dans la terre..... Donnant un libre cours à sa douleur, il poussa des cris jusqu'à ce que ses forces étant épuisées, il tomba par terre sans connaissance. Il resta environ une heure dans cet état, et en reprenant ses sens, il aperçut sur le rivage, à son grand étonnement, un vieux prêtre qui s'approcha de lui, en s'appuyant sur un bâton, et lui parla

ainsi : « Mon bienfaiteur et mon compagnon, comment êtes-vous venu ici? ce n'est pas un lieu où vous puissiez demeurer. » Soung-kin se leva aussitôt, lui rendit ses devoirs, et lui ayant raconté la manière dont son beau-père l'avait abandonné, il lui dit qu'il n'avait aucun asile, et le supplia de le protéger et de lui conserver la vie. Le vieux prêtre lui répondit : « Ma chaumière » n'est pas loin d'ici; vous pourrez res« ter avec moi pour le présent, et nous » verrons ensuite ce qu'il conviendra de » faire. » Soung-kin le remercia et se hâta de le suivre : ils arrivèrent à la chaumière après avoir fait environ un quart de mille. Le vieux prêtre prit alors un caillou et un briquet pour allumer du feu, et fit bouillir un peu de gruau qu'il donna à Soung-kin, en lui demandant de nouveau comment il était arrivé que son beau-père et lui ne s'étaient pas

accordés ensemble. « Je désire, ajouta-t-il, » que vous m'informiez de toutes les » circonstances. » Soung-kin entra dans le détail de ce qui s'était passé depuis le moment où il avait été reçu à bord du vaisseau, jusqu'à celui où il était tombé malade. « Mon très-digne bien- » faiteur, lui demanda le vieux prêtre, » entretient-il quelque animosité contre » son beau-père? — Lorsque j'ai solli- » cité sa bonté, il s'est montré plein » de charité pour moi; car il m'a reçu » sur son vaisseau et m'a nourri; il m'a » ensuite donné sa fille. Mais voyant que je » suis dangereusement malade et près de » mourir, il m'a abandonné. Comment » oserais-je toutefois entretenir de l'ani- » mosité contre lui? — Les sentimens » que mon fils vient d'exprimer sont » pleins de noblesse et de vertu. Votre » maladie, monsieur, ne provient que » de l'abattement d'un cœur malade, et

» il n'est pas au pouvoir de la médecine » de vous guérir; mais si vous parvenez » à vous tranquilliser l'esprit, vous » vous rétablirez. Jusqu'ici avez-vous » observé les règles (1) et récité les » prières que Fo a prescrites? » Soung-kin lui répondit que, jusqu'alors, il ne l'avait pas fait. Le vieux prêtre tira alors de sa manche un volume qu'il présenta à Soung, en lui disant: « Voici le king-» kang-pan-go ou le livre des prières » scellé avec le cœur de Fo. » Il assura Song-kin que s'il en répétait un chapitre tous les jours, il serait délivré de toute mauvaise pensée, et qu'au lieu d'être en proie à l'affliction, il posséderait des richesses considérables, et atteindrait un âge avancé.

(1) Les principales de ces règles sont de ne pas tuer, et ce mot doit être pris dans la plus grande étendue; de ne pas dérober ni voler; d'être chaste; de ne pas mentir; de s'abstenir de vin.

Il paraît que Soung-kin n'était autre que le vieux prêtre du temple des Dames à Tchin-tcheou, revenu au monde par la métamorphose; dans sa première existence, il avait récité le livre de prières, et maintenant, dès qu'il eut jeté un coup-d'œil sur l'une des sections, il fut en état de la répéter de mémoire: ce qui provenait de ce que sa première existence n'était pas entièrement anéantie.

Soung-kin et le vieux prêtre s'assirent pour faire un acte d'adoration; ils fermèrent les yeux et se mirent à prier jusqu'à ce que le jour fût près de paraître; mais Soung-kin s'endormit involontairement, et, lorsqu'il se réveilla, il ne vit plus ni le vieux prêtre ni la hutte; mais le livre de prières, à sa grande surprise, se trouva dans son sein, et, en l'ouvrant, il s'aperçut qu'il le savait en entier. Soung-kin fut obligé de reconnaître qu'il

y avait quelque chose de surnaturel dans cet événement: il alla ensuite se rincer la bouche à une mare qui était près de là, et adressa une prière au dieu Kin-lang; il sentit son chagrin diminuer par degrés, et ses forces revinrent immédiatement. Il reconnut alors que le prêtre avait été envoyé à son secours par la Providence, à cause de sa vertu passée, et, levant les yeux vers le ciel, il s'inclina et rendit des actions de graces ferventes à Loung, le dieu du ciel, pour sa guérison.

Cependant Soung-kin était encore aussi flottant qu'un brin d'herbe à la surface de l'Océan. Ne sachant où rester, il errait à l'aventure; mais il commença bientôt à sentir la faim, quand tout-à-coup, en jetant les yeux sur une montagne qui était devant lui, il crut apercevoir quelque chose qui ressemblait à une maison, et, n'ayant pas, dans

la circonstance où il se trouvait, d'autre ressource que de reprendre son ancien métier, il s'avança vers la montagne avec l'intention de mendier.

Dans le chapitre suivant, nous verrons comment maître Soung vit ses chagrins remplacés par le bonheur, et comment du sein de ses infortunes naquit sa prospérité.

Quand vous êtes arrivé au bout d'une route, une autre se présente ;
Lorsque les eaux viennent à manquer, de nouvelles sources jaillissent.

CHAPITRE II.

Quand Soung-kin arriva à la montagne, il n'aperçût plus de maison ; il fut très-étonné d'y voir des piques et des lances plantées dans la terre. Après avoir repris haleine, il continua sa marche, et parvint à un vieux temple en ruines dans lequel il y avait huit coffres fermés et scellés, et recouverts de branches de sapin. Soung-kin en voyant les coffres se douta aussitôt qu'ils contenaient quelque riche butin, et qu'on les avait entourés de piques et de lances, afin de détourner les gens d'approcher. Quoiqu'il ignorât comment ils se trou-

vaient là, il résolut de les emporter. Voici ce qu'il imagina pour venir à bout de ce dessein : il arracha des branches de sapin et les planta à mesure qu'il avançait, afin de reconnaître la route, marchant avec beaucoup de précaution jusqu'à ce qu'il fût hors du bois ; il alla ensuite directement au rivage où il trouva, par un heureux hasard, un vaisseau qui avait mis l'ancre dans la baie pour réparer des dommages arrivés au gouvernail par suite d'un gros temps ; une partie de l'équipage était occupée à le raccommoder. Soung-kin feignit d'être très-agité, et, appelant ceux qui étaient à bord, il leur dit : « Je me nomme Tsian-kin du Chen-si, et j'accompagnais mon oncle dans le Hou-kouang pour affaires lorsque nous avons été assaillis par des voleurs qui l'ont assassiné ; je leur ai dit que j'étais son domestique malade depuis long-temps, et

je les ai suppliés de me conserver la vie. Les voleurs m'ont remis sous la surveillance d'un des leurs, et nous ont envoyés tous deux au temple pour veiller au butin, tandis qu'ils se disperseraient en différentes directions. Le ciel m'a été propice en m'ôtant mon gardien. La nuit dernière il a été mordu par un serpent venimeux, et il est mort. C'est ainsi que je me suis échappé, et je suis d'autant plus heureux que vous pourrez m'emmener avec vous. »

Les gens de l'équipage l'écoutaient, mais sans accorder une entière confiance à tout ce qu'il venait de dire. Soung-kin ajouta : « J'ai vu dans le temple qui n'est pas loin d'ici les huit coffres contenant toute la fortune de ma famille, je vous prie de me donner quelques-uns d'entre vous pour les aller prendre et les mettre sur le vaisseau, et en récompense de vos peines, je

vous en donnerai un et je vous aurai mille obligations; mais il faut vous hâter, car il y a mille contre un à parier que les voleurs viendront, et alors cette entreprise ne pourrait s'exécuter qu'en courant les plus grands dangers. »

On irait à la distance de mille li pour trouver des richesses. Les matelots furent enchantés en apprenant qu'il y avait huit caisses de marchandises, et voulurent partir sur-le-champ. Ils choisirent huit des plus forts d'entr'eux, et, s'étant munis de huit paires de brancards en bambou, ils suivirent Soung-kin au temple où ils trouvèrent effectivement les huit caisses; mais comme elles étaient très-pesantes, il fallait deux hommes pour en porter une seule, de sorte qu'ils eurent à se louer d'avoir pris les bambous. Soung-kin arracha les lances et les piques, et les cacha dans l'herbe qui était très-haute. On

transporta les huit caisses sur le vaisseau, et, le gouvernail étant réparé, les matelots demandèrent à Soung-kin où il voulait qu'on le conduisît; Soung-king répondit qu'il désirait aller à Nankin, sa ville natale. « Notre vaisseau y va justement, lui répliquèrent les matelots, et cela arrange tout le monde. » Ils mirent à la voile, et après avoir fait mille li, ils s'arrêtèrent. Tous les gens de l'équipage vinrent présenter leurs respects au seigneur du Chen-si, et ceux qui avaient quelqu'argent se cotisèrent pour acheter de quoi fairè un repas en commun.

Le lendemain, comme il y avait un bon vent d'ouest, ils déployèrent les voiles et arrivèrent en peu de temps à Koua-tcheou, où ils jetèrent l'ancre. En traversant la rivière, il n'y avait que dix li de là à Nanking. Soung-kin appela un bateau, et ayant choisi les sept

caisses les plus pesantes, il les fit mettre à bord et en donna ensuite une aux matelots qui l'acceptèrent avec de grandes démonstrations de reconnaissance. Ils s'assemblèrent tous pour assister en silence à l'ouverture de la caisse et partager entr'eux le contenu.

Aussitôt que Soung-kin fut débarqué à la maison de la douane, il arrêta un appartement et fit appeler un serrurier pour enlever les serrures des coffres; et, en les ouvrant, il les trouva remplies de perles, de diamans et d'autres objets précieux.

Il paraît que ce butin avait été accumulé depuis bien des années, et qu'il n'avait pas été pris à une seule personne ni en une seule fois.

Soung-kin ne porta d'abord au marché que le centième d'une des caisses, ce qui lui valut plusieurs milliers de pièces d'or. Craignant toutefois que

l'acheteur ne se fût trompé en lui en donnant un prix si considérable, il quitta son appartement et alla demeurer dans l'intérieur de la ville; ensuite il acheta des esclaves pour le servir, s'habilla magnifiquement et adopta un genre de vie très-brillant. Il choisit dans les six autres caisses les objets les plus élégans qu'il garda pour son propre usage, et vendit le reste des sommes immenses. Il fit l'acquisition d'un terrain situé en dedans de la porte de la ville de Nanking, où il bâtit une maison superbe avec des pavillons d'été et l'entoura de jardins qui en dépendaient; il meubla ensuite la maison de la manière la plus somptueuse.

Il établit une boutique de prêteur sur gages, sur le devant de la maison, et acheta des terres en divers endroits. Il avait un grand nombre de domestiques pour le service de sa maison, et dix

autres pour conduire les affaires du dehors; il prit en outre quatre valéts de bonne mine pour le suivre quand il sortait. Toute la ville se remplit de sa renommée, et on lui donna le titre du seigneur Tsian. Il sortait toujours en voiture ou à cheval, et de retour chez lui, il était entouré de tout ce qui contribue aux agrémens de la vie.

Il y a un vieux proverbe qui dit que *ceux qui vivent dans l'abondance, changent de caractère, et que ceux qui vivent dans le luxe changent de taille.*

Soung-kin était maintenant opulent, plein de vigueur et de santé, et d'un embonpoint considérable; il ne conservait plus rien du chétif extérieur qu'il avait eu jadis; ainsi :

L'homme que la fortune favorise se montre plein de
vivacité et de gaîté;
Et la lune, quand elle atteint le solstice d'automne,
brille d'une clarté resplendissante.

CHAPITRE III.

Nous allons raconter maintenant ce qui arriva à Yi-tchouan, lorsqu'elle entendit son père ordonner à Soung-kin d'aller à terre pour couper du bois; elle pensa qu'il fallait que son père ne s'aperçût pas que son mari était malade, sans quoi il ne lui aurait pas demandé une chose semblable; elle aurait bien désiré lui dire de ne pas y aller; mais elle craignait de s'opposer aux volontés de son père. Pendant qu'elle était à se consulter sur ce qu'elle devait faire, elle vit Lieou qui s'éloignait

en toute hâte du rivage, et qui prenait le gouvernail pour changer la direction du vaisseau, et mettre à la voile.

Yi-tchouan, très-effrayée, s'écria : « Mon père, mon père, mon mari est à terre, pourquoi vous en allez-vous ? » Sa mère lui dit d'un ton dédaigneux : « Qui est votre mari ? cette chétive créature ? Pouvez-vous encore penser à lui ? »

Ma mère, ma mère, que dites-vous ? s'écria Yi-tchouan tout en larmes. Votre père, lui dit madame Lieou, voyant que Soung-kin est toujours malade et qu'il ne peut se guérir, a peur que vous ne gagniez sa maladie, et il s'est avisé d'un moyen pour vous débarrasser de ce malheureux cacochyme. Yi-tchouan fut agitée de frayeur et les larmes coulaient de ses yeux comme d'une fontaine ; elle courut hors de la cabane et s'empara d'une corde pour mettre à la voile

et tourner le vaisseau; mais sa mère la saisit comme animée d'une crainte mortelle, et la fit rentrer de force dans la cabane. Yi-tchouan, se frappant la poitrine, pleurait à chaudes larmes, et invoquait le ciel et la terre pour les prier de lui rendre son cher Soung.

Pendant ces débats, le vent et la marée étant favorables, le vaisseau avait déjà fait plusieurs milles, quand monsieur Lieou entra dans la cabane, et adressa à sa fille les remontrances suivantes : « Mon enfant, écoutez un mot « d'avis de ma part; les femmes ma- « riées ont un proverbe qui dit, *qu'une « année malheureuse égale un siècle de « misère*. La maladie de votre mari cau- « sera tôt ou tard sa mort, et ceux qui « nous entourent souhaitent que ce lien « soit rompu; n'est-ce pas aussi votre dé- « sir? le plus tôt que vous serez séparés, « sera le mieux; tout ira bien alors et

« vous qui êtes comme une source pu-
« re (1), vous ne serez pas souillée par ce
« misérable ; attendez quelque temps,
« et je vous chercherai un autre mari
« qui demeurera avec vous pour la
« vie ; cessez donc de vous occuper de
« lui. »

« Comment pouvez-vous agir ainsi, mon père, lui répondit Yi-tchouan ? Cette conduite est contraire à la justice et à l'humanité, et vous violez toutes les lois du ciel. Mon mariage avec Soung-kin a été de votre choix et de celui de ma mère ; nous sommes devenus mari et femme pour ne cesser de l'être qu'à la mort. Comment revenir sur ce qui a été fait et changer ainsi de sentimens ? Quand il devrait rester ma-

(1) Tchouan qui entre dans le nom de Yi-tchouan signifie fontaine ; c'est pour cela qu'il la qualifie de *source pure*.

lade le reste de ses jours, nous devrions attendre avec patience la fin de son innocente existence. Comment pouvez-vous supporter la pensée de l'avoir abandonné dans une île déserte? Mon cher Soung mourra à cause de moi, et je ne lui survivrai certainement pas: mon père, si vous avez pitié de votre fille, tournez sur-le-champ le vaisseau et remontez le courant pour aller à la recherche de mon mari; si vous le ramenez, vous éviterez les reproches de vos voisins. »

« Lorsque ce malheureux étique, lui dit M. Lieou, aura vu que le vaisseau était parti, il se sera sans doute traîné dans quelqu'autre endroit pour se procurer de la nourriture; ainsi à quoi nous avancerait de le chercher? puisque nous voguons avec un vent favorable et le secours de la marée, et que déjà nous avons fait cent lieues, n'est-il pas

mieux de suivre le courant que de lutter contre? Je vous engage à vous calmer, et tout ira bien.» Yi-tchouan, voyant que son père ne voulait pas consentir à ses désirs, se mit à pleurer et à jeter des cris, et s'élança hors de la cabane pour se précipiter à l'eau. Heureusement madame Lieou s'empara d'elle et l'en empêcha. Yi-tchouan jura que néanmoins elle mettrait fin à son existence, et continua de pleurer. Les vieillards ne s'imaginaient pas que leur fille persisterait dans sa résolution; combien alors se trouvèrent-ils à plaindre! Ils veillèrent près d'elle toute la nuit, et le lendemain, pour contenter son désir, ils virèrent de bord; mais comme ils allaient contre le vent et le courant, ils ne firent ce jour-là que la moitié du chemin qu'ils avaient fait la veille. Yi-tchouan passa encore la nuit entière à pleurer et à gémir, de sorte qu'il fut

impossible à Lieou et à sa femme de se reposer un seul instant. Le troisième jour, ils arrivèrent enfin à l'endroit où ils avaient mis à l'ancre précédemment.

Yi-tchouan descendit à terre et accompagna son père pour aller à la recherche de son mari. Lorsqu'elle vit les deux tas de bois jetés sans ordre sur le sable et à côté le crochet qu'elle reconnut pour avoir appartenu au vaisseau, elle s'écria : Voici le bois que mon cher Soung a apporté, il y est encore, mais lui, hélas, il n'est plus !... Cette réflexion ajouta à sa douleur. Comme elle ne pouvait cependant encore se persuader qu'il fût réellement mort, elle résolut d'avancer plus loin pour le chercher, et son père l'accompagnait partout où elle allait ; après avoir marché long-temps sans découvrir même la trace d'un pas, ils s'aperçurent qu'il faisait déjà sombre sous les arbres,

et M. Lieou, voyant que la montagne s'étendait au loin, conseilla à sa fille de retourner au vaisseau; là elle passa de nouveau la nuit à pleurer. Le quatrième jour, avant l'aurore, Yi-tchouan appela son père pour aller encore une fois à la recherche de son mari; mais quoiqu'ils parcourussent toute l'île, ils ne purent ni en découvrir l'ombre, ni entendre le moindre son. Elle pleura jusqu'à ce qu'elle fut de retour sur le vaisseau; là tout en se livrant à ses réflexions, elle se dit: « Dans un endroit aussi désert, à qui aura-t-il pu s'adresser pour demander à manger; malade et ne pouvant marcher, il aura sans doute laissé le crochet sur le sable, et se sera précipité dans l'eau pour mettre fin à son existence. » Elle répandit de nouveau des larmes en abondance, et regardant fixement la rivière, elle voulut encore s'y jeter; mais madame Lieou la

retint avec force. Vous pouvez nourrir mon corps, lui dit-elle, mais il ne vous sera pas possible de nourrir mon ame; je ne désire que la mort, laissez-moi donc mourir maintenant, afin que je puisse revoir bientôt la figure de mon bien-aimé Soung.

Les vieillards, voyant l'excessif chagrin de leur fille, ne savaient plus que faire; ils l'appelèrent et lui dirent : « Chère enfant, vos parens ont mal agi; ils se sont trompés dans leurs projets, et ils reconnaissent leur faute; mais hélas! le repentir ne peut rien changer. Ayez pitié de nous! nous sommes vieux, et si vous, qui êtes notre unique enfant, veniez à mourir, nous passerions le reste de nos jours dans la tristesse; nous prions notre fille de pardonner le crime de ses parens, et de se montrer indulgente et généreuse : votre père écrira un avertissement et le fera affi-

cher dans tous les endroits publics, et si Soung est encore en vie, il le lira et se décidera à revenir près de nous; mais si, au bout de trois mois, nous n'avons pas entendu parler de lui, vous pourrez alors prendre le deuil, et prier pour sa félicité : nous vous défraierons largement de toutes les dépenses. » Yi-tchouan, tout en larmes, les remercia et leur dit : « Si vous agissez ainsi, votre fille mourra en paix. » Lieou écrivit alors un avertissement et le fit afficher sur tous les murs.

Trois mois s'étant écoulés sans qu'on reçût aucune nouvelle de Soung, Yi-tchouan dit à ses parens que son mari était certainement mort : elle prit donc un grand deuil, et porta des habillemens de chanvre, laissant ses cheveux sans les nouer et flottant sur ses épaules. Elle suspendit la tablette de son mari au mur, et lui fit des offrandes;

elle envoya chercher neuf prêtres (1) pour dire des prières pendant trois jours et trois nuits consécutifs, et elle détacha ses boucles d'oreille et l'épingle de sa coiffure qu'elle leur donna, afin qu'ils continuassent à prier pour la félicité de son défunt mari.

(1) Les prêtres de la Chine ne jouissent pas d'une grande considération parmi les Chinois eux-mêmes et sont regardés comme paresseux et malpropres. Ils ont eu pourtant à différentes époques des gens de lettres dans leur corps, puisqu'ils ont beaucoup de livres de prières et d'ouvrages sur la religion. Kaï-tao et Kouei-hiu se firent distinguer par des empereur des dynasties de Tang et de Soung qui, par estime pour leurs talens et leurs vertus, les engagèrent à quitter le sacerdoce et à se consacrer aux affaires de l'état. Malgré ces deux exemples, on conserve toujours de fâcheuses impressions contre les prêtres, et l'auteur d'un ouvrage chinois très-remarquable en 20 volumes, en a consacré plusieurs à rabaisser les prêtres de la Chine. Un de ses héros est un prêtre, qui, sans pouvoir être comparé au *Dominiquin* pour la nature de ses supercheries, peut du moins soutenir la comparaison sous le rapport de la fertilité de ses conceptions et du nombre de ses entreprises.

M. et madame Lieou aimaient maintenant plus que jamais leur fille, et, ne voulant la contrarier en rien, ils supportèrent jusqu'à la fin les clameurs des prêtres, qui durèrent plusieurs jours (1). Yi-tchouan continua de pleurer régulièrement à cinq heures du matin, et le soir, quand la nuit approchait. Lorsque les habitans des bateaux voisins eurent connaissance de sa douleur, non

(1) Il est d'usage dans ces sortes d'occasions que les prêtres soient dans une autre pièce que celle où le corps est déposé, et dans laquelle on arrange les offrandes; après les avoir bénies et avoir allumé l'encens, ils s'asseoient sur une chaise ou sur un tabouret, les jambes croisées et commencent à chanter leurs prières à haute voix, en se faisant accompagner de temps à autre par le bruit des cymbales; pendant ce temps ils font un grand nombre de signes avec les mains pour éviter de profaner les noms de leurs divinités. Le plus âgé des prêtres agite continuellement une petite sonnette; à mesure qu'ils approchent de la fin du service, ils répètent ce bruit avec précipitation; ils sont ordinairement deux heures à réciter les prières.

interrompue, ils envoyèrent pour en savoir le sujet, et s'informer des circonstances. Il n'y eut personne qui ne regrettât Soung, et qui ne plaignît la fille de M. Lieou. Yi-tchouan, après avoir pleuré six mois entiers son mari, cessa enfin de répandre des larmes.

M. Lieou dit à Oma (sa femme) : « Notre fille n'a pas pleuré depuis plusieurs jours, et son chagrin diminue insensiblement. Il faudrait songer à la remarier, afin qu'elle ait un autre soutien que nous, qui sommes vieux ; comment pourrons-nous la protéger long-temps ? — Vous avez raison, mon cher, lui répondit madame Lieou ; je crains seulement que notre fille ne s'y refuse. Il faut se contenter de le lui conseiller légèrement pour le moment, et nous reviendrons sur ce sujet quand il se sera écoulé un mois ou deux. »

Le 24 de la douzième lune, M. Lieou

revint avec son vaisseau à Kouan-chan pour y passer les derniers momens de l'année. Comme il était à se divertir avec sa femme et déjà un peu ivre, il prit une tasse de vin et la présenta à sa fille, en lui disant : « Le printemps approche; je vous conseille de quitter votre deuil. — Celui d'un mari, lui répondit Yi-tchouan, doit se porter toute la vie; comment donc pourrais-je le quitter?... — Porter le deuil toute la vie! s'écria son père en la regardant avec surprise; vous le porterez si j'y consens, sinon vous le quitterez. » Madame Lieou, s'apercevant que le vieillard parlait à sa fille avec dureté, s'entremit et lui dit : « Notre fille le portera encore cette année, et, la veille du nouvel an prochain, nous aurons un vase d'excellente soupe avec du riz; nous ôterons alors la tablette de Soung, Yi-tchouan quittera son deuil, et tout ira bien. »

Yi-tchouan ne put s'empêcher de pleurer, en voyant que son père et sa mère continuaient à faire de nouveaux projets, et leur dit : « Vous avez tramé la perte de mon époux ; vous vous opposez maintenant à ce que je porte le deuil pour lui, et vous voudrez sans doute bientôt que j'en épouse un autre; comment oserai-je manquer aux sermens que j'ai faits à Soung? Oh! j'aime mieux mourir en le pleurant, car je ne pourrais vivre après l'avoir trahi. » Ce discours mit M. Lieou dans une violente colère; mais sa femme le gronda, et le poussa hors de la chambre par les épaules, en lui disant d'aller dormir. Yi-tchouan passa toute la nuit à pleurer dans ses habits de deuil.

Lorsque la lune eut fini son circuit, ce qui arriva le 30 du mois, et la veille du jour de la nouvelle année, Yi-tchouan présenta des offrandes et versa des li-

bations à son défunt mari; quand elle eut pleuré quelque temps, sa mère lui conseilla de faire enfin trève à sa douleur; ils versèrent tous les trois des libations à Soung, et le pleurèrent conjointement; après quoi sa mère l'engagea derechef à se consoler : ils s'assirent ensemble pour le repas du soir; mais lorsque son père et sa mère s'aperçurent qu'elle ne pouvait supporter l'odeur du vin (le vin étant défendu aux veuves), ils lui en témoignèrent leur mécontentement. « Si vous ne voulez pas quitter votre deuil, du moins il faut prendre un peu de nourriture animale : qui peut vous en empêcher? Les jeunes gens ne doivent pas faire de tort à leur santé! — Cette jatte de jagoun est suffisante pour moi, dit Yi-tchouan, qui ne suis pas, à la vérité, morte, mais qui existe à peine »; et elle rendit le plat de viande à ses parens. « Puisque vous ne voulez pas

manger de viande, lui dit M. Lieou, prenez du moins une tasse de vin pour dissiper votre chagrin.» Mais Yi-tchouan répondit : « Il n'est pas encore parvenu » la plus petite quantité de vin chez les » ombres des morts (1), comment pour» rais-je en boire en pensant à celui qui » n'est plus ? » Ayant achevé ces mots,

(1) C'est une opinion généralement répandue en Chine que les esprits des morts descendent aux enfers, où ils expient leurs péchés par des souffrances et montent ensuite dans le séjour de la félicité, tandis que d'autres ont la permission de passer d'un corps à l'autre pour repeupler le monde. La présentation d'offrandes à ses ancêtres et à ses parens décédés est regardée comme un devoir de piété filiale ; les plus sages Chinois considèrent de même l'action de présenter des offrandes à ceux qui n'ont pas laissé de descendans pour remplir ce devoir, ainsi qu'à ceux qui ont péri de mort prématurée, soit qu'ils aient été assassinés ou qu'ils soient morts de faim ou de maladie ; ils pensent que cette action est aussi méritoire que de soulager les pauvres. Ils ne décident pas si les esprits font ou non usage de ces offrandes, mais ils concluent que ces actes sont agréables aux dieux.

elle sentit une vive douleur, fondit en larmes, et ne pouvant manger son riz, elle se retira pour se coucher.

M. et madame Lieou, voyant que leur fille persistait dans sa résolution, convinrent de la laisser tranquille, et de ne plus user d'aucune violence. Les modernes ont une ode qui contient ceci :

Parmi les femmes vertueuses qui ont gardé fidèlement leurs vœux de mariage,
La jeune fille du Bateau, qui n'avait jamais parcouru une seule page d'histoire,
Jura qu'elle voulait mourir, pure comme l'or et inébranlable comme un rocher.
En présence de son sexe la fille du Bateau n'aura point à rougir.

CHAPITRE IV.

Nous allons maintenant revenir aux aventures de Soung. Il y avait environ deux ans qu'il était à Nanking et qu'il avait monté sa maison sur le ton de la plus grande élégance, lorsque le souvenir de son beau-père et de sa belle-mère se présenta de nouveau à son esprit. Ils s'étaient, à la vérité, conduits d'une manière cruelle envers lui. Mais sa femme était d'un caractère doux et aimable, et n'avait pas consenti à ce qu'on l'a-

bandonnât : il ne pouvait par conséquent penser à en épouser une autre. Il remit le soin de sa maison à son intendant, et, prenant avec lui une somme de trois mille taëls d'argent, il se fit accompagner des quatre domestiques et de deux valets de bonne mine, et loua un vaisseau pour aller directement à Konan-chan, s'informer de ce qu'étaient devenus M. et madame Lieou; les voisins lui apprirent qu'ils étaient partis depuis trois jours pour Yi-thing. Soung-kin employa l'argent qu'il avait avec lui à acheter des ballots de drap, et se rendit à Yi-thing. Arrivé dans cet endroit, il descendit à une auberge très-famée, et y déposa ses marchandises. Le jour suivant, il alla à l'embouchure de la rivière pour chercher le bateau dans lequel demeurait Lieou et sa famille. En approchant, il aperçut sa femme tout en deuil; il connut par-là qu'elle avait

gardé avec fidélité ses vœux de mariage; ce qui le toucha vivement. Il retourna à son auberge, et dit au maître, qui s'appelait M. Wang : « J'ai vu sur la rivière une très-belle batelière en deuil; je crois que le bateau appartenait à M. Lieou, et que c'est sa fille que j'ai vue. Voilà trois ans que je suis veuf, je voudrais bien l'épouser en secondes noces. » Il tira de sa manche trois taëls d'argent qu'il donna à M. Wang en lui disant : « Prenez cette bagatelle pour préparer un peu de vin; vous irez ensuite inviter M. Lieou à venir en prendre sa part, et vous lui demanderez sa fille en mariage pour moi. Si ce mariage se fait, je vous récompenserai généreusement. Si M. Lieou exige de l'argent, quand ce serait la valeur d'un millier de pièces d'or, je ne les refuserai pas. » M. Wang fut très-content de cette commission; il prit l'argent et alla immé-

diatement au bateau de M. Lieou pour l'engager à venir dîner à l'auberge où il avait préparé un repas abondant. M. Lieou fut conduit à la place d'honneur des étrangers, ce qui le surprit beaucoup : « Je ne suis qu'un simple batelier, s'écria-t-il, d'où vient-il donc qu'on a fait tant de frais et de préparatifs pour moi? Quel peut en être le motif? — Quand nous aurons pris deux ou trois jattes de vin, lui répondit M. Wang, nous pourrons nous en entretenir. » M. Lieou, l'esprit en suspens, lui répliqua : « Si vous ne m'apprenez pas ce dont il s'agit, je n'oserai pas prendre un siége. » M. Wang lui dit alors : « Il y a maintenant dans ma maison un certain seigneur Tsin de Chan-si qui est extrêmement riche; il est veuf depuis trois ans, et ayant pris beaucoup d'amour pour votre charmante fille, il désire en faire sa seconde

femme. Il veut, dès que la promesse de mariage aura lieu, lui donner mille pièces d'or; et il m'a prié de vous faire part de ses propositions. J'espère que vous n'aurez aucune raison de refuser des offres aussi avantageuses. — Il ne peut y avoir rien de plus heureux pour une fille de bateau, lui répondit M. Lieou, que d'épouser un homme riche; mais ma fille est fidèle à son vœu de mariage, et déclare qu'elle mourra plutôt que de se remarier : je ne puis donc me mêler de cette affaire. Quant au repas, je désire n'y pas toucher, et je voudrais prendre congé de vous. » M. Wang, l'arrêtant par le bras, lui dit : « Le repas a été commandé par le seigneur Tsin; le voilà prêt, et je dois en faire les honneurs; ne nous refusons pas à y prendre part : si nous n'arrangeons pas cette affaire, il ne faut pas pour cela que nous nous quittions en mau-

vaise intelligence. » M. Lieou accepta donc un siége, et tout en prenant le vin, M. Wang revint encore à la demande du seigneur Tsin, en assurant qu'il n'avait rien avancé à cet égard qui ne fût vrai, et qu'il espérait que M. Lieou, de retour sur le bateau, se consulterait encore. Mais celui-ci qui se rappelait que sa fille avait voulu plus d'une fois se jeter à la rivière, branla la tête sans proférer un seul mot. Quand on eut emporté le vin, ils se séparèrent.

M. Wang alla trouver le seigneur Tsin et lui répéta mot pour mot ce que M. Lieou venait de lui dire; et Soung eut encore une nouvelle preuve de la constance avec laquelle sa femme demeurait fidèle à son vœu. « Et bien, dit-il à M. Wang, puisqu'il ne veut pas m'accorder sa fille, je désirerais du moins louer son vaisseau pour transporter des marchandises dont je veux me dé-

faire; peut-être fera-t-il encore des difficultés contre cela. — Les vaisseaux du pays, lui répliqua M. Wang, sont tous au service de seigneurs de l'empire; vous n'avez donc pas besoin de prier, mais seulement de donner vos ordres.» Et il alla de suite trouver M. Lieou pour louer son vaisseau. Celui-ci y consentit sans aucune difficulté.

Soung-kin ordonna à ses domestiques d'apporter ses effets sur le vaisseau, et de ne transporter les marchandises que le lendemain matin, où elles devaient être embarquées de bonne heure. Soung-kin mit un habillement de soie magnifique et un bonnet de fourrure; ses valets avaient des livrées vertes et portaient à la main un encensoir où ils brûlaient de l'encens.

M. Lieou et sa femme, en le voyant venir, se doutèrent bien que c'était le seigneur Tsin de Chan-si, et ne se don-

nèrent pas la peine de s'informer davantage de lui : en quoi ils ne ressemblaient pas à tout le monde. Dans cet instant, Yi-thouan, qui était au fond de la cabane, aperçut Soung, et, quoiqu'elle n'osât pas se livrer à l'idée que ce pouvait être son mari, elle tressaillit cependant en pensant à lui, et dit qu'il avait sept ou huit dixièmes de ressemblance avec son défunt époux.

Dès que le seigneur Tsin fut sur le vaisseau, elle le vit s'approcher de la cabane en disant : « J'ai faim et je voudrais avoir un peu de riz ; s'il est froid, prenez un peu de thé chaud pour le mêler avec, cela suffira. » Ces paroles confirmèrent encore plus les conjectures de Yi-thouan. Le seigneur Tsin dit ensuite en grondant ses domestiques : « Garçons, vous mangez mon riz, vous portez mes habillemens et vous faites les paresseux. Allons, allons, tournez

cette corde, travaillez à ce cable et arrangez chaque chose à sa place? Pourquoi êtes vous assis à ne rien faire.» C'étaient exactement les mêmes paroles que M. Lieou lui avait adressées la première fois qu'il était venu sur le vaisseau. Yi-tchouan, qui l'écoutait toujours, sentit augmenter sa conviction. Quelques instans après, M. Lieou présenta lui-même du thé au seigneur Tsin. Celui-ci lui dit : « Vous avez un vieux chapeau dans le haut de votre cabane, prêtez-le moi. » M. Lieou, qui ne se doutait de rien, alla tout de suite le demander à sa fille; elle le lui remit en lui récitant ces quatre vers :

Le chapeau de feutre déchiré fut raccommodé de la main de votre propre fille,
Parce qu'elle pensait alors que celui qui le porterait ne reviendrait plus avec sa figure d'autrefois.

Le seigneur Lieou, qui se tenait derrière sa cabane, entendit ce quatrain,

et, cherchant à recueillir ses idées, il récita les quatre vers suivans en rendant le chapeau :

Les villageois de l'endroit ne reconnaissent plus celui dont les génies ont changé la personne; quoique de retour et richement vêtu, il lui est difficile de retrouver le vieux chapeau.

Le même soir Yi-tchouan dit à monsieur Lieou : « Le seigneur Tsin, qui est maintenant à bord, n'est certainement autre que mon cher Soung ; sans cela comment aurait-il su qu'il y avait un vieux chapeau déchiré dans notre bateau ? d'ailleurs il lui ressemble de visage, et en l'entendant parler, comment pourrait-on conserver le moindre doute ? Demandez-lui ce qui en est. »

« Sotte que vous êtes, lui dit M. Lieou avec un sourire insignifiant, la chair et les os de ce misérable étique doivent être consumés maintenant, et s'il n'est

pas mort cette année, il était du moins hors d'état d'aller mendier son pain dans un autre village. Calmez-vous donc et réfléchissez où il pourrait avoir acquis toutes ces richesses.»— «Lorsque votre père, lui dit madame Lieou, vous engageait à quitter votre deuil et à vous remarier, cela vous effrayait; vous refusiez d'y consentir et vous vouliez vous jeter à l'eau et abandonner la vie; mais maintenant que vous voyez ce riche seigneur, vous cherchez à reconnaître en lui votre mari. Supposez que d'un côté il ne vous connaisse pas, ce qui arrivera indubitablement, combien ne serez-vous pas honteuse alors?» Ces reproches firent rougir Yi-tchouan, et elle resta tout interdite et confuse.

M. Lieou appela sa femme à part et lui dit: «Oma, il ne faut pas parler ainsi; car tous les mariages sont décrétés dans le ciel. Avant hier M. Wang,

le maître d'auberge m'a invité pour prendre du vin chez lui, et m'a dit que le seigneur Tsin de Chansi désirerait épouser notre fille, et qu'au moment où on ferait la promesse de mariage, il lui donnerait mille pièces d'or; mais connaissant l'entêtement d'Yi-tchouan, je n'en ai rien voulu dire. Il est difficile de se rendre compte du changement qui vient de se faire en elle; mais enfin, puisqu'elle semble disposée d'elle-même à ce mariage, pourquoi ne saisirions-nous pas cette occasion de la marier avec le seigneur Tsin? Ce sera un événement heureux pour vous et moi, puisque cela nous donnera un appui pour le reste de nos jours. » — Vous avez raison, mon cher, lui répondit madame Lieou, le seigneur Tsin doit avoir eu quelque motif pour venir ici et pour louer notre vaisseau; il faut aller le trouver demain pour vous entendre avec lui.

C'est bien, lui répliqua M. Lieou, je sais comment il faut conduire cette affaire.

Le lendemain matin, aussitôt que Soung fut levé et qu'il eut achevé de s'habiller, il prit le vieux chapeau et alla sur le tillac en le tournant de tous côtés. « Pourquoi regardez-vous tant ce vieux chapeau, lui demanda M. Lieou ? — J'examine l'endroit où il est recousu, répondit M. Tsin : il faut que ce soit une main bien habile qui l'ait si bien raccommodé. — L'endroit où il est si bien recousu est de l'ouvrage de ma fille. Il y a quelques jours que M. Wang, l'aubergiste, m'a parlé de la demande de votre seigneurie ; il y avait néanmoins, dans cette demande, quelque chose que je voudrais éclaircir. » Le seigneur Tsin, curieux d'apprendre ce que c'était, lui demande ce qu'il voulait dire : « M. Wang, répliqua Lieou, m'a dit que votre sei-

gneurie avait pleuré sa femme depuis trois ans et que vous n'étiez pas encore remarié, mais que vous désiriez maintenant épouser ma fille. — Et vous, monsieur, lui demanda Soung, le voulez-vous? — Que je le veuille ou non, ma volonté aura peu de puissance, car ma fille s'obstine à demeurer fermement attachée à son vœu de mariage, et déclare qu'elle ne veut pas se remarier; ainsi je ne veux m'engager à rien. — Comment votre honoré beau-fils est-il mort? — Mon indigne beau-fils eut le malheur de tomber en consomption: il descendit un jour à terre pour couper du bois, et j'ai mis à la voile sans y penser. J'ai fait aussitôt après publier un avertissement, et je l'ai cherché pendant trois mois, sans pouvoir m'en procurer la moindre nouvelle. Tout le monde en a conclu qu'il s'était jeté à la rivière, et qu'il était mort. — Votre

honoré beau-fils n'est pas mort, il a rencontré un personnage extraordinaire qui l'a guéri de sa maladie, et il est devenu excessivement riche ; si vous voulez avoir une entrevue avec lui, priez sa bien-aimée de venir ici. » — Yi-tchouan qui avait écouté depuis le commencement, et qui n'avait pas perdu un seul mot, fondit en larmes, et s'écria : « Cœur froid, homme insensible que vous êtes ! J'ai porté le deuil depuis trois ans ; j'ai souffert mille peines et mille tourmens à cause de vous, et dans cet instant même, vous ne vous expliquez pas encore..... Qui êtes-vous ? Qu'attendez-vous ? » Soung-kin, les yeux baignés de larmes, l'appela : « Venez, ma chère femme, venez, que je vous voie. » Le mari et la femme se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

« Oma, dit M. Lieou à sa femme, re-

gardez, n'est-ce pas là le seigneur Tsin ? » Il faut que nous allions le trouver et lui avouer notre crime. M. et madame Lieou entrèrent sur-le-champ dans la cabane et le prièrent de leur pardonner. « Mon père et ma mère, il n'est pas besoin que vous me suppliiez pour cela ; seulement, si votre indigne beau-fils devient encore malade, ne l'abandonnez plus. » Les vieillards furent honteux et confus.

Yi-tchouan quitta ses habits de deuil ; elle arracha la tablette de son mari, et la jeta dans l'eau. Soung-kin appela alors ses domestiques et ses valets et leur dit de rendre leurs devoirs à leur maîtresse, ce qui se fait en touchant la terre avec le front.

Madame Lieou tua quelques volailles, prépara un peu de vin et servit sa fille, comme si elle eût été une étrangère. Dans un autre moment, tandis qu'ils

étaient à table à se divertir, madame Lieou se mit à parler de sa fille en racontant à Soung que, depuis son absence, elle n'avait voulu boire ni manger aucune chose défendue. Soung-kin en fut affligé, et, tout en pleurant, il prit une tasse de vin et la présenta à sa femme en l'engageant à renoncer à ces privations. Puis, s'adressant à Lieou et à sa femme, il leur dit, avec un air colère : « Puisque vous avez eu le cœur de m'abandonner dans l'espoir de mettre fin à mon existence, vous avez perdu le mérite de votre bienfaisance et vous avez renoncé à votre vertu. Vous ne méritez pas qu'on fasse attention à vous ; c'est avec peine que je bois ce vin et je ne le ferais pas si ce n'était pour votre fille. »

« Si vous n'aviez pas été abandonné, lui dit Yi-tchouan, ce changement extraordinaire aurait-il eu lieu ? Mon

père et ma mère vous ont autrefois témoigné beaucoup de tendresse; vous devez donc vous souvenir de leurs bontés et oublier leur cruauté. »

« J'agirai conformément aux désirs de ma très-chère femme, répliqua Soung, j'ai déjà bâti une maison à Nanking; il y a des jardins et des prés qui en dépendent et je suis suffisamment riche. Ainsi, vieillards, vous pouvez quitter les occupations de votre bateau et m'accompagner pour partager notre fortune et notre félicité. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus désirable ? » M. et madame Lieou lui firent leurs remercîmens; il ne fut plus question de rien ce jour-là. Le lendemain, M. Wang, ayant bientôt appris cet événement, vint sur le vaisseau pour les féliciter et il passa la journée avec eux. Soung-kin laissa trois domestiques chez M. Wang, pour vendre le drap qu'il avait apporté

et pour régler les comptes. Il loua ensuite un bateau et se rendit en premier lieu à sa maison de Nanking, où il demeura trois jours; puis il alla avec sa femme à Kouan-chan, qui était le lieu de sa naissance, pour réparer et faire nettoyer les tombeaux de ses ancêtres; chacune des personnes de la famille présenta séparément des offrandes abondantes.

M. Fan, le tchi-hian, avait résigné son emploi, et il était chez lui quand il apprit l'arrivée de Soung à son village natal, ainsi que le changement extraordinaire arrivé dans sa fortune; il resta chez lui dans la crainte de le rencontrer, ce qui lui aurait été fort désagréable, et il fut plus d'un mois sans oser entrer dans la ville.

Quand Soung eut fini les affaires qui l'avaient appelé dans le lieu de sa naissance, il se hâta de retourner à Nan-

king. Il est inutile de dire que toute la famille fut enchantée de son retour et partagea sa félicité.

On dit qu'Yi-tchouan, voyant Soung-kin entrer tous les jours de bonne heure dans le temple de Fo pour réciter une prière, lui en demanda la raison, et que Soung-kin lui raconta tout ce que le vieux prêtre lui avait dit concernant le kin-kang-king, ou livre de prières; il l'entretint aussi de la manière dont il avait été guéri et lui apprit comment il avait conservé la vie. Yi-tchouan crut aussi aux doctrines de Fo, et pria son mari de lui enseigner les formules de prières.

Le mari et la femme répétaient chaque jour une prière, et ils voyaient sans regret approcher la vieillesse. Ils avaient quatre-vingt-dix ans lorsqu'ils moururent, n'ayant jamais éprouvé de maladies.

Leurs enfans et leurs petits-enfans

demeurèrent à Nanking et jouirent tous d'une grande aisance.

Les modernes ont une pièce de vers qui dit :

Les vertus du vieux Lieou n'ont pas duré jusqu'à sa mort,
Et les malheurs de maître Soung lui ont procuré la prospérité.
La prière du Kin-kang a guéri par degrés sa cruelle maladie,
Et le vieux chapeau déchiré a réuni la chair et les os.

FIN DU PREMIER VOLUME.